
972

LE
SALON DE 1868

PAR

RAOUL DE NAVERY

Prix : 3 fr. 50 c



PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
9, RUE CHRISTINE, 9

1868

LE

SALON DE 1868

LE

SALON DE 1868

Ce volume a été tiré à

DEUX CENTS EXEMPLAIRES

Cent exemplaires seulement ont été mis

dans le commerce

Paris. — Imp. L. Poupart-Davyl. rue du Bac, 30

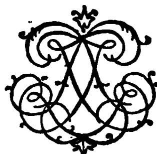
LE

SALON DE 1868

PAR

RAOUL DE NAVERY

Prix : 3 fr. 50 c.



PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
9, RUE CHRISTINE, 9

1868

LE

SALON DE 1868

I

PEINTURE

Nous sommes de ceux qui attendent avec impatience l'ouverture de l'Exposition des Beaux-Arts. Après les fatigues de l'hiver, les réceptions officielles, les représentations théâtrales, les auditions de concert et les oratorios, elle nous convie à une fête solennelle, palpitante, dans laquelle s'unissent les efforts de l'ambition, la lutte du talent, la fièvre du succès. Dans cette arène ouverte à un grand nombre d'athlètes, se trouvent des vainqueurs et des vaincus; parfois ceux dont on a coutume d'acclamer le talent nous surprennent par des défaillances inattendues, tandis que tel nom, inconnu la veille, conquiert d'un seul coup la célébrité. Un

nouveau motif d'intérêt s'ajoute à ceux-là. Tel artiste studieux et qui semble s'être incarné dans un genre spécial, cherche subitement une voie nouvelle. Cette année, deux hommes accoutumés à recueillir les suffrages du public ont réussi à les mériter de nouveau, par des moyens que l'on eût été tenté de croire complétement hors de leur portée. — Pouvons-nous dire que l'Exposition de 1868 marquera dans l'histoire de l'art? Présente-t-elle de ces œuvres qui font sensation et servent de date à un salon? Non, sans doute. Beaucoup d'artistes célèbres manquent à l'appel; l'Exposition universelle avait accaparé les labeurs et les toiles; il faut du repos et du recueillement pour en créer de nouvelles. Cabanel, Pils, Baudry n'ont rien envoyé. Nous n'avons ni les figures poétiques de Hamon, noyées dans une demi-transparence, ni les Italiennes maladives et charmantes d'Hébert, ni les personnages précieux de Meissonnier; en attendant le retour de ces artistes, auxquels nous devons de si vraies jouissances artistiques, nous nous réjouissons le regard, en voyant bon nombre d'œuvres ravissantes : — tableaux de genre, paysages et portraits. — La peinture historique a été fort négligée en 1868, car nous ne donnons point ce nom à la peinture officielle. Les batailles, peu nombreuses, offrent des pages remarquables. Presque toutes les peintures religieuses ont été reléguées dans une grande salle du fond; et, en vérité, le jury n'a pas eu complétement tort de leur accorder une place secondaire. La conviction manque généralement à ces peintures. Il ne peut guère en être autrement; depuis Flandrin, on ne compte plus d'artistes se vouant d'une façon exclusive à la reproduction des grandes scènes religieuses, et les tableaux destinés à nos églises sont

le plus souvent commandés à des peintres dont on a remarqué une Vénus sortant de l'onde ou une Baigneuse sous les saules. Il en résulte que les œuvres de ces artistes peuvent être traitées d'une façon plus ou moins habile, mais qu'elles manquent de la plus indispensable des qualités : la conviction. On ne semble plus croire aujourd'hui que la Bible et l'Évangile soient capables d'inspirer de grandes choses; et cependant, quand on parcourt le livre d'or du génie artistique, on constate que Raphaël, Titien, Michel-Ange, Rubens, Poussin, Véronèse, Le Sueur puisèrent à cette source féconde leurs immortelles inspirations. Nous ne comptons plus de laborieux jeunes hommes, voués, en quelque sorte, à l'apostolat artistique. L'Allemagne a voulu tenter de conserver une école religieuse, elle y parviendrait si, au profond sentiment d'expression qu'elle possède, elle joignait une science plus juste du dessin, et une plus riche gamme de palette. Une fleur de foi et de piété respire dans l'École de Dusseldorf, mais l'ascétisme, nécessaire à certains sujets, les envahit tous. A force de mettre l'expression au-dessus de la forme, ils ont fini par supprimer celle-ci. Si le culte, non pas de la chair, mais de la beauté complète, possédait cette réunion de peintres convaincus; s'ils s'efforçaient d'acquérir la grâce de Raphaël, la puissance de composition du Titien, la splendeur de Véronèse, ils réussiraient à créer au dix-neuvième siècle, une école religieuse. Mais les disciples de Cornélius, d'Overbeck, de Steinle exagèrent encore les tendances de leurs maîtres, et il est à craindre que ce groupe studieux, qui pourrait rendre à l'art d'éminents services, ne lui aide pas à faire le moindre progrès.

Nous remarquons cette année, avec un profond re-

gret, l'envahissement du pastiche. M. Leys s'est fait une grande réputation en traitant des sujets moyen-âge, dans le style naïf que nous lèguent les vitraux. Dans ces compositions, la figure se trouve presque toujours sacrifiée au pittoresque de l'effet, à l'agrément des draperies. Un trop grand nombre d'artistes, séduits par les facilités de ce genre qui peut se passer de science anatomique, et prend le *trompe-l'œil* pour le rendu, ont suivi les traces de Leys; les salons sont pleins de scènes que l'on croirait copiées dans les missels ou empruntées à des livres de chevalerie; plusieurs sont finement peintes et très-soignées. Mais à quoi bon cette étude rétrograde, ces figures sans relief, manquant de sang et de muscles, ces intérieurs léchés, sans perspective et sans fond? On étudie dans les musées les peintures des vieux maîtres, parce qu'elles sont un des points de repère de l'art, et servent de transition entre deux époques. Mais aujourd'hui nous demandons de la chair vivante; nous ne voulons pas plus de ces ossifications élégantes, que de formes exagérées dans leur ampleur. Les toiles de Leys suffisaient à satisfaire le goût spécial de quelques amateurs. Les exhumations du passé ne sont bonnes qu'à égarer le goût du public, et ne serviront jamais au progrès de son éducation artistique. Nous admirons Albert Durer, par rapport au temps qui le vit naitre, au peu de moyens dont il disposait, mais nous ne conseillerions à personne de le copier. Depuis l'on a fait des pas immenses; au lieu des figures ivoirines de ces vierges, des maigres contours de ces saintes, des plis anguleux de ces draperies, nous demandons des chairs modelées, un coloris exact, la science de la perspective. Du reste, nous adressons le même reproche aux artistes peignant

les natures mortes illustrées par Desgoffe et portées par lui à un haut point de perfection. M. Desgoffe a fait école, et Dieu sait combien de jeunes gens s'épuisent à copier d'une façon désespérante les émaux, les broderies d'or sur d'anciennes étoffes, des faïences et des armes rares! Les exceptions méritent l'attention, mais ne doivent point exciter une émulation dangereuse.

Excepté une ou deux pages de dimensions magistrales, le *genre* envahit tout. On est convaincu à cette heure que le beau étant seulement dans la vérité, toute chose réelle peut devenir belle et produire un grand effet. Cette opinion a sa valeur, mais on doit redouter, en suivant cette pente, de tomber dans la vulgarité. A notre époque, la plupart des talents applaudis ne se trouvent à l'aise que dans un cadre étroit. Combien comptons-nous cette année de toiles exquises, de paysages charmants? Le genre! Partout le genre! Le genre dans le portrait! Le genre dans le paysage! C'est en vain que l'on a tenté d'empêcher les jeunes artistes d'abandonner ce qu'on est convenu d'appeler la grande peinture; ils ont compris que notre époque était plus positive qu'on ne tentait de le leur faire croire, et ils ont mieux aimé plaire au public qu'à l'Institut. On désire surtout aujourd'hui, dans le tableau qu'on achète, la reproduction de ce qui se passe chaque jour sous nos yeux, soit dans le monde, soit dans la rue, soit dans la campagne.—Traversons donc les salles de l'Exposition et parlons de chacune des toiles qui nous ont paru mériter l'attention. Nous le ferons avec une entière franchise, ne tenant compte ni du nom de l'artiste, ni de ses succès passés. Le tableau est là, nous ne devons nous occuper

que de lui, en faisant abstraction de nos préférences et de nos sympathies. — Nous ne mettrons aucune méthode, aucun classement dans cette revue; durant ces promenades, on s'arrête tantôt devant une toile, tantôt devant une autre, selon le hasard, quelquefois en choisissant la lumière favorable à chacune, souvent d'après une disposition d'esprit spéciale qui nous rend aptes, certains jours, à mieux comprendre certaines idées. Ces notes prises à chaque visite n'ont d'autre classement que celui-là, c'est-à-dire qu'elles n'en ont point; c'est peut-être le moyen d'éviter la fatigue et la monotonie. Dans cette tâche ardue, qui consiste à rendre compte d'un grand nombre d'œuvres estimables et charmantes, qui permet de signaler les efforts, d'acclamer les succès, de distribuer l'éloge, l'encouragement, le blâme, on sent la difficulté de rendre par des mots des effets très-différents, et à la traduction desquels fait défaut une langue spéciale. Celle que nous parlons est vague, elle n'a ni précision ni contours; il faut la chercher et la faire; elle ne se présente pas d'elle-même, riche en ressources et en images. Le talent de l'écrivain s'y étale plus que la science critique ne s'y montre; sa technologie est aride; on tremble d'en abuser, parce que si l'on écrit sur l'art, il faut le faire plutôt dans le but de le vulgariser pour le publie, que dans l'intention de flatter le peintre où le statuaire. Depuis vingt ans, la critique d'art a pris une grande place dans la littérature. On ne peut se dissimuler que quelques-uns de nos grands coloristes de style ont fait de leur manière une sorte d'école; mais en dépit de leurs efforts, il n'en est pas moins vrai que notre langage est extrêmement pauvre à ce point de vue, et que, pour exprimer la grâce d'une ligne sculpturale, la sua-

vité d'un ton, le mérite d'un certain rendu, quelque effort que fasse l'écrivain, les moyens matériels lui font défaut, et s'il s'attache trop à ciseler sa phrase, il s'expose à être accusé de songer à faire valoir son talent personnel au lieu de s'effacer devant l'artiste. — Ces premières réflexions faites, entrons dans les salons et cherchons-y à la fois le beau et le vrai, la science et l'inspiration.

N° 459. — La toile de M. Cermak, *Jeunes filles chrétiennes de l'Herzégovie, enlevées par les Bachi-Bouzouks, et conduites à Andrinople pour y être vendues*, est véritablèment magistrale. L'ensemble est large, la couleur sobre, les groupes composés avec un art extrême qui n'exclut pas la simplicité. De toutes les grandes toiles de l'Exposition, celle-ci est certainement la plus étudiée et la mieux rendue. L'expression du visage de ces jeunes filles passe par la gamme de tous les sentiments de la douleur. L'une, vêtue de noir, le front pâle sous sa chevelure sombre, s'abîme dans un immense désespoir; elle pressent toutes les douleurs de l'esclavage que la fierté de sa nature rendra plus amères encore; et pourtant l'énergie de son regard affirme qu'elle subirait mille fois la mort plutôt que de renier la foi de ses ancêtres. Sa compagne est touchante dans son abattement. L'affaissement de son attitude s'allie bien à sa beauté frêle. Deux femmes s'entourent de leur mante avec une sorte de pudeur désespérée. Une enfant inquiète s'incline vers une jeune fille étendue sur la terrasse, et qui reste immobile et muette, même sous le tendre et angélique regard qui l'interroge. Deux soldats surveillent les prisonnières. L'un se retourne vers elles avec une curiosité

brutale, l'autre regarde vaguement quelque part. Cette belle page produit une impression profonde. Peut-être le paysage ne fuit-il pas assez, et la colline semble-t-elle trop près de la terrasse? Mais le ton général est d'accord avec le sujet. On sent, devant l'œuvre de M. Cermak, une émotion poignante, et c'est le plus bel éloge que nous en puissions faire.

Nos 817 et 818. — Après avoir illustré les plus célèbres productions de l'esprit humain, et avoir traduit avec son crayon la pensée des poëtes, M. G. Doré a voulu rendre lui-même ce qu'il rêvait, ce qu'il voyait, et de dessinateur il s'est fait peintre. Il a eu raison, car ses toiles piquent la curiosité. Mais on doit leur reprocher des dimensions exagérées; le *Néophyte* et la *Siesta* seraient plus à leur aise dans un petit cadre; le tableau de genre ne doit pas dépasser la taille que sa spécialité même indique. L'ensemble de la réunion de moines représentés par M. Doré est un peu terne, mais on y remarque certains types énergiques; cependant, ce qui manque surtout à cette toile, c'est la conviction, le sentiment de l'exaltation mystique. Il semble que la psalmodie et l'habitude de l'oraison aient éteint l'esprit de ces hommes. Ils manquent du ressort de la foi ardente, de la charité surhumaine qui faisait dire à François d'Assise : « Seigneur, votre amour m'a rendu fou, votre amour m'a mis dans une fournaise! » — A les voir tristes, mornes, presque momifiés sous leurs robes de bure, on comprend que le novice ressente une inquiétude profonde, et se demande si, en échange de ses rêves, de sa jeunesse, de l'abandon de sa vie, il n'aura d'autre avenir que celui de tendre chaque jour à ressembler davantage à ces

cénobites fatigués du chapelet, de la lecture sainte, et priant par habitude, plus que pour satisfaire à l'impérieux besoin de leur âme. Et cependant, nous ne pouvons méconnaître qu'il règne sur le visage du jeune homme une grâce charmante, pleine d'intentions fines, et dont il faut tenir compte. Si M. Doré a cru dans ces têtes de vieillards rendre tout ce que peut contenir la pensée d'un religieux, il s'est trompé. On trouve encore dans les couvents des âmes ardentes et mystiques, respirant la foi, l'espoir, la charité, la pénitence. Le monde du cloître ne change pas ; il abrite les mêmes douleurs, les mêmes aspirations, les mêmes remords à toutes les époques, et n'est pas complétement rendu quand celui qui tente de le peindre omet les sentiments qui en sont l'âme. — La *Siesta* nous montre de ravissantes figures d'enfants, bien groupées et baignées dans une chaude lumière. Ce tableau renferme certainement plus de qualités que le *Néophyte*, mais tous deux sont de larges ébauches, manquant de l'art approfondi et patient, indispensable aux œuvres sérieuses. M. Doré s'abandonne avec trop de confiance à la fougue de sa facilité ; quand il voudra restreindre son cadre et soigner ses figures, il arrivera au succès qu'il poursuit de tant de façons diverses, et qu'il a souvent atteint. Il ne doit se défier que de l'excès de ses qualités qui l'entraîne à produire sans relâche, et ne lui permet point d'arrêter une idée et de la mûrir. Les facultés de M. Gustave Doré sont d'une grande puissance. On lui doit une sévérité d'autant plus rigide qu'on a le droit d'attendre de lui davantage. Il s'est improvisé peintre comme il improvise tout, et l'on ne peut s'empêcher de constater cette année des progrès énormes. L'énergie et la grâce s'uniraient aisé-

ment dans ses œuvres ; qu'il modère l'une sans se livrer trop à l'autre, et que le labeur patient vienne en aide à la facilité de l'artiste !

Nos 45-46. — Les paysages de M. Appian sont fort remarquables. On ne sait, en regardant ces deux toiles, à laquelle donner la préférence ; la dernière que l'on étudie semble toujours la plus parfaite. On ne trouve ni négligence ni défaillance dans ce talent. Tout se tient et tout se vaut ; rien de sacrifié et rien d'exagéré ; point de moyens artificiels ni de parti pris ; point d'interprétation de la nature, mais la nature prise sur le fait, et fixée d'un coup de pinceau large et sûr. Le détail ne nuit jamais à l'ensemble, et l'ensemble aide à faire valoir le détail. Le *Temps gris, marais de la Bourbanche*, est un bijou ; les roches se reflètent bien dans l'eau dormante. Pas un souffle n'en ride la surface, les nénufars eux-mêmes sont immobiles ; le vent ne plisserait pas cette eau lourde et froide. On sent autour de ce marais la fécondité particulière aux lieux humides : les herbes grasses, les feuilles lancéolées, les fleurs en épis, tout est frais, vivace, sans crudité et sans note fausse. Le feuillage, le ciel, les roches, tout se fond dans une complète harmonie. — Les *Bords du Furan, en octobre*, valent pour le moins le *Temps gris ;* si l'aspect général en est un peu sombre, l'indication du livret explique aisément cette teinte triste de l'automne, ce ciel bas qui ressemble presque à celui de l'hiver. Les rochers moussus et verdâtres sont d'une admirable vérité, et M. Appian est doué de ce sens profond de la nature sans lequel on ne trouve aucun paysagiste digne de ce titre.

Nos 923-924. — Il règne un parti pris dans les deux toiles de M. Ehrmann; nous ne comprenons jamais pourquoi un homme de talent s'efforce de peindre sur toile, de façon à faire croire qu'il peint sur lave ou sur faïence. De quelle utilité est cette difficulté vaincue? La couleur est plus froide, la profondeur manque, les figures n'ont point de relief. On peut aussi bien concevoir des panneaux décoratifs dans un autre style. Si l'artiste prend à l'émailleur l'aspect de ses œuvres, que restera-t-il à celui-ci, qui n'a pas le choix de changer sa manière, en raison même des moyens dont il dispose? Nous n'aimons donc pas, en principe, le genre des panneaux de M. Ehrmann; cependant ses deux compositions ont de l'ampleur. Nous reprochons à l'*Étoile du matin* la crudité du fond, augmentée par celle du grand vase de marbre; ces deux blancheurs sur lesquelles tranchent les ailes noires de la femme, ont un aspect dur et froid. Dans le *Vainqueur*, il y a plus de couleur et d'énergie, et ce panneau nous plairait si la figure de la Victoire, qui couronne le guerrier, ne décrivait, dans sa pose aérienne, un arc trop régulier. En résumé, l'aspect céramique nuit à ces deux toiles.

N° 39. — Madame Anselma nous paraît destinée à prendre une belle place parmi les portraitistes. Le *Portrait de M. C. L.* est d'une grande allure, très-viril, d'une touche large, d'une couleur excellente; il rappelle les bons portraits de l'École flamande, par la façon dont la tête et les mains sont traitées.

N° 158. — La fantaisie de M. Baulieu est fort remarquée et fort amusante. Pierrot faisant cuire son

Œuf d'autruche appelle le sourire de tous. Cette toile, colorée comme un Decamps, est pleine de pittoresques détails; la lumière y abonde, et l'originalité de cette conception ne se discute pas.

Nº 225. — Les deux toiles de M. James Bertrand sont bien jolies, mais surtout la *Sérénade*. Comme ce jeune chanteur, accoudé sur le bord de la fenêtre, dont la persienne, soulevée par une main amoureuse, laisse filtrer un peu de lumière, semble heureux de la pensée qu'on l'écoute! A ses pieds un de ses compagnons dort paisiblement, tandis que, plus loin, le long de la muraille grise, les musiciens accompagnent en conscience. Toutes ces figures sont bien campées, expressives; le ton général est plein d'harmonie; la grâce respire dans tous les détails. Nous nous demandons seulement comment il est possible que la lumière placée derrière la persienne ne jette aucune clarté sur le sol?

Nº 275. — M. Auguste Bonheur porte dignement un nom célèbre. Le *Berger et la mer* est une jolie toile, lumineuse et agréable. La mer est calme, le ciel transparent et pur; les moutons bien groupés et pris sur nature; nous citerons surtout un agneau blanc placé au premier plan. Le seul reproche que nous adressions à M. Bonheur est de donner aux bêtes qui s'éloignent davantage la même valeur qu'à celles qui se trouvent en avant, et de soigner les détails d'une façon identique; peut-être exagère-t-il aussi la fraîcheur du museau rose de ses moutons.

Nº 268. — La tête indiquée au livret sous le nom de *Gelsomina* est fièrement traitée; on voit que

M. Bohn a étudié et copié les grands maîtres, en cherchant le secret de leur couleur harmonieuse et sobre. Il est à regretter que les manches vertes du corsage, dont le ton n'est pas suffisamment adouci, nuisent à l'effet de cette figure.

N° 353. — M. Brion est accoutumé au succès, et on cherche vite son nom dans les expositions de peinture. *La Lecture de la Bible* respire une tranquillité parfaite. Le vieillard qui lit et commente les pages du livre saint est digne comme un apôtre. Les paysans qui écoutent ce Nestor de village ne prêteraient pas plus d'attention au prêche du pasteur. Une jeune femme se penche en avant, comme pour mieux saisir le sens de la parole sacrée; l'enfant placé entre ses genoux et qui n'est pas encore d'âge à comprendre la parabole de l'Évangile, songe à ses jeux abandonnés et prend une mine boudeuse; un jeune garçon debout, une jeune fille modeste, des vieillards et des matrones expriment toutes les nuances de l'attention recueillie. La couleur de cette toile égale la science de la composition.

N° 181. — C'est un embrasement que le *Soir* de M. Belly. Tout le soleil d'Égypte ruisselle sur ce paysage, et jette sur l'arbre qui occupe une partie du tableau, des lueurs d'incendie. Nous n'osons critiquer cette lumière intense, car il nous semble qu'on n'oserait la rêver si on ne l'avait pas vue; sans nul doute, ce prodigieux coucher de soleil a été saisi par l'artiste dans quelque site d'Égypte; mais quelque puissance que nous reconnaissions dans cette toile, nous lui préférons le *Canal de Mahmoudieh à Alexandrie*. Le

ton général est plus calme, et la vigueur de coloris de l'artiste s'affirme sans aucune exagération.

N° 339. — M. Brandon nous donne, outre son *Portrait du fils de M. Octave Feuillet*, un *Atelier parisien*, qui n'est autre que celui de l'artiste lui-même. On reconnaît aisément l'expressive physionomie de l'auteur du *Moïse*; il s'est représenté au sommet d'un échafaudage, recevant ses pinceaux des mains d'une jolie fille habillée en Italienne. Les groupes de visiteurs, de curieux, de modèles sont bien agencés; les meubles et les détails sont traités avec soin, d'une façon ample et sans mièvrerie. Nous aimions sans doute mieux la *Synagogue* de l'an dernier, et cependant nous nous tenons pour très-satisfait.

N° 159. — Le *Louis XVII au Temple* de M. Baume est fort sympathique. Il faut savoir gré à l'auteur de cette jolie page de s'être contenté d'une grande sobriété de moyens. La tranquillité d'aspect de ce tableau ajoute à ses qualités d'expression et de dessin. Rien d'affecté ni de cherché, mais un sentiment profond, rendu avec une simplicité parfaite : il n'en faut pas plus pour émouvoir et pour plaire.

N°s 302-303. — La pastorale de M. Bouguereau est charmante dans certaines parties; les têtes d'enfant et celle de la jeune femme vêtue de rouge sont ravissantes, mais le paysage semble un peu négligé. En revanche, les *Enfants endormis* désarment la critique la plus sévère. Ces deux jolies créatures ont enlacé leurs membres potelés, leurs fronts se touchent; les chairs sont à la fois fermes et rosées, on voudrait dévorer de bai-

sers les pieds et les mains de ces anges. M. Bouguereau n'a jamais peint plus aimable sujet avec une facilité et une grâce pareilles. La beauté, l'innocence, le charme de l'enfance, dans toute leur perfection, sont répandus sur ce groupe; on regarde, mais on ne passe pas, on s'arrête.

N° 2531. — Des tapisseries anciennes, de belles armures, un bouclier en ronde-bosse, des faïences persanes, des coffrets et des plats d'émail étincellent dans les *Curiosités* de M. Vollon. C'est une grande toile, très-décorative, et dont certaines parties sont merveilleusement réussies. L'ampleur et l'art règnent dans ce désordre, c'est un Desgoffe plus largement peint et de moins froide apparence.

N°s 2583, 2584. — La *Partie de Plaisir à Venise* est une page colorée, chaude et charmante. La mer est belle, la proue des navires sculptée et dorée comme une pièce d'orfèvrerie, brille sous les rayons à demi-éteints du soleil, dont le reflet colore de pourpre les palais et les voiles. Une galante réunion de cavaliers et de belles dames s'apprête à écouter, sur les flots de l'Adriatique, les harmonies des violes et des voix confondues. La *Vue du vieux Port de Marseille* a le même éclat rougeâtre, rutilant; peut-être la blancheur des maisons semble-t-elle un peu crue; mais une fois qu'on a étudié et admis la façon qu'a M. Ziem d'interpréter les marines, et qui leur communique un genre tout spécial, il ne reste plus qu'à louer l'habileté de faire de l'artiste et la richesse de sa palette.

N° 2567. — L'*Estafette poursuivie* de M. Henri

Winser se fait remarquer par une grande énergie d'expression. Le sentiment et l'action sont tellement peints qu'on ne s'aperçoit pas des négligences du dessin. La couleur est tranquille, le paysage d'accord avec l'ensemble du sujet, et certes cette œuvre n'est pas d'un artiste vulgaire.

Nos 345-346. — Il n'y a point de petits sujets pour un maître. M. Jules Breton le prouve chaque année. Quelle poésie sincère dans les robustes filles qu'il nous montre, poursuivant leur pénible labeur avec la sérénité habituelle aux gens de la campagne! La *Récolte des pommes de terre*, tel est le sujet choisi par l'auteur de la *Fin de la journée*. Deux femmes sont dans un champ; l'une, debout, tient un sac de toile bise; l'autre, agenouillée, vide dans ce sac les pommes de terre qui remplissent son panier. Comme cette grande fille garde le calme d'une forte et placide nature! Rien de cherché, de prétentieux dans son attitude ni dans son geste. Elle fait ce qu'elle fait simplement, et cette sérénité donne à toute sa figure une sorte de majesté champêtre. Le front hâlé, les mains rudes, les pauvres vêtements ne nuisent point au charme général; la couleur est la couleur de Breton, c'est-à-dire une teinte chaude, puissante, et cependant douce à l'œil. En regardant ces tableaux, une bouffée de brise vous souffle au visage, et un rayon de soleil vous réchauffe. — L'*Héliotrope* est plus sympathique encore. Une pauvre fille s'agenouille devant une fleur et en respire le parfum. Avec quelle joie elle s'enivre, la triste femme, de cette odeur, pénétrante, suave! On dirait que la fleur comprend la consolation qu'elle donne et livre ses arômes plus purs à cette créature dépossédée! La

femme trouvera-t-elle dans un cœur le parfum d'amour dont elle a sans doute soif? Dieu le sait! en attendant, la fleur lui fait l'aumône. Cette page est exquise et renferme tout un poëme.

N° 2275. — Quel effroi dans ce groupe de *chevaux valaques*; comme le poil frissonne, comme les jarrets plient, comme les naseaux hument l'air, comme les narines s'ouvrent frémissantes! Les loups sont là, et les chevaux poursuivis ont regagné leur gîte, sautant par-dessus les barrières qu'ils brisent, se tenant les uns contre les autres pour se protéger contre l'ennemi. L'ensemble de cette toile est fort beau, d'une teinte triste; le paysage a des tons roux; la nature est morte, et les bruyères sèches; c'est l'hiver déjà, mais l'hiver sans neige encore. Cette belle toile n'ajoute pas à la réputation si bien établie de M. Schreyer, mais elle la confirme.

N°s 208-209. — Comme ces belles bêtes paissent avec tranquillité près de l'*Étang de Quimerc'h*, comme les nénufars s'étendent tranquillement sur la nappe d'eau, dominant des îlots de verdure et de fleurs! Les grands joncs, les arbres, se mêlent avec une harmonie puissante et douce; les fonds sont charmants, le ciel vrai. Rien à redire dans cette page, digne sœur du *Sentier dans les genêts*. Avec quel charme sont rendues ces touffes d'un vert intense, puis ces bruyères violettes, qui souvent changent la lande en un parterre! M. Bernier comprend admirablement les paysages de Bretagne, tristes parfois comme une steppe, quelquefois aussi charmants qu'un jardin, et exhalant je ne sais quel parfum spécial, qui n'est

peut-être que la poésie de cette contrée. Rien de chaud comme ce coucher de soleil; les lointains excellents fuient bien, les arbres vigoureux n'ont pas de crudités de tons. La note est d'une extrême justesse dans cette toile, et M. Bernier n'obtiendra cette année que de justes éloges.

Nos 587-588. — La réputation de M. Corot est depuis longtemps établie; sa manière, nous ne dirons pas de rendre la nature, mais de l'interpréter, trouve des partisans, nous dirions presque des admirateurs. La brume à travers laquelle il aperçoit ses paysages, leur communique un aspect demi-fantastique, qui fait rêver certains esprits. Il ne faut pas discuter la couleur de M. Corot : elle n'existe pas. Mais ces grisailles, qu'il peint avec une grande facilité et beaucoup de charme, ne manquent pas de grâce. Le vague des contours ne messied pas à ces toiles qui semblent représenter les paysages d'un monde inconnu au milieu desquels on s'attend à voir apparaître des fantômes. Dans le *Purgatoire,* si Dante eût créé des sites en rapport avec la tristesse des âmes exilées du ciel, il les eût rendus dans cette gamme poétique, indécise, où le brouillard du matin se nuance à peine d'aurore, où le crépuscule ne garde qu'une teinte à demi-effacée du couchant. Le *Matin à Ville-d'Avray*, et le *Soir*, sont deux spécimens réussis de la manière de M. Corot. On dirait même que cette année il a voulu un peu chauffer la gamme de sa palette.

Nos 1225-1226. — M. Heilbuth est connu par un grand nombre de succès dus à de fines toiles représentant des scènes où des *monsignori* et des *abbate*

jouaient le principal rôle, et dont la finesse d'expression, le soin dans le dessin, la délicatesse dans la peinture faisaient de M. Heilbuth un artiste hors ligne; cette année, il révèle des qualités tout à fait nouvelles, qui semblaient en dehors de ses moyens, et nous donne des toiles, dont l'une surtout est un des meilleurs tableaux de l'année. Le *portrait de madame Clay de Seymer*, conçu dans le genre des portraits de Rembrandt, et peint avec une largeur de maître, est un chef-d'œuvre, laissant bien loin derrière lui les portraits soignés, léchés, aquarellés qui attirent la sympathie des jolies femmes, enchantées d'être représentées avec un teint de porcelaine et des yeux d'émail, mais dont les amateurs de grande peinture ne sauraient faire beaucoup de cas. Voyez, à côté de toutes ces femmes en parure de bal, bien régulièrement décolletées par une robe sortant des mains d'une bonne faiseuse, quel grand air garde le *portrait de madame Clay de Seymer*. Comme cette étoffe bleu pâle est douce à l'œil! comme ces anciennes guipures accompagnent bien la poitrine modelée avec fermeté et souplesse, et les mains d'un beau galbe! Comme cette tête blonde est souriante, spirituelle et mutine! combien sont amplement traités les plis du manteau bordé de fourrure : certes, voilà un beau, un magnifique portrait, comme en rêveraient les femmes douées d'une beauté intelligente, comme les amateurs en souhaiteraient pour leur galerie. Cette toile, peinte hier, a déjà la consécration du temps. On la dirait datée de deux siècles; la main d'un maître l'a signée. Le *Job* est également d'une grande puissance de couleur et d'une composition heureuse dans sa simplicité. L'arabe Job, nu comme à l'heure maudite où il sortait du sein de sa

mère, décharné par la douleur, rongé par les vers, reçoit la visite de ses amis. L'un d'eux debout, fièrement drapé dans des habits magnifiques, doit traiter durement l'éprouvé de Dieu, car Job, en l'écoutant, baisse la tête; le second ami du malheureux observe avec curiosité le visage du vieillard et cherche à deviner ce qui se passe au fond de cette âme, qui, avec celle de David, jeta les plus profondes lamentations humaines; l'ironie se mêle à la curiosité; dans un moment il raillera sans pitié le héros de la patience. Le troisième s'absorbe dans la méditation et se demande sans doute sur quelles certitudes humaines l'homme peut fonder son bonheur, puisque le riche, le fortuné Job, est tombé à ce degré d'abaissement. La couleur d'ensemble de cette toile est harmonieuse et chaude. Après avoir donné ces deux œuvres et les avoir vu apprécier à leur valeur par le public, nous ne croyons pas que M. Heilbuth revienne à sa première manière; il vient de trouver sa véritable voie.

N°s 1071-1072. — M. Gérôme s'est ennuyé sans nul doute des éloges que pendant longtemps ne lui ménagea pas la critique. Après avoir fait le *Duel de Pierrot* et le *Prisonnier arnaute,* qui furent pour lui deux succès, il échoua dans la *Réception des ambassadeurs Japonais,* et put entendre plus de blâmes que de louanges au sujet de sa *Cléopâtre. La Mort de César* eut ses détracteurs, mais elle trouva des partisans. Jusqu'à cette année enfin, Gérôme n'avait pas su ce que c'est qu'un échec; cette fois, il a envoyé une mauvaise toile, *Jérusalem,* et commis une mauvaise action en exposant le *7 décembre 1815, neuf heures du matin.*

Il est des sujets qui tiennent encore trop à l'histoire contemporaine, et qui font tressaillir trop de fibres douloureuses pour qu'on ose les représenter. Mais s'il prend à un artiste la lugubre fantaisie de reproduire un fait tel que l'exécution du maréchal Ney, il doit au moins se souvenir des services rendus par cet homme et de la bravoure qu'il a jadis prouvée, pour lui accorder cette grâce dernière de le montrer mourant en brave. Nous eussions compris Ney en face du peloton qui s'apprête à faire feu; Ney, calme et impassible, tandis que les soldats, esclaves de leur consigne, mais douloureusement émus, détournent la tête avec douleur et semblent reculer devant l'horrible tâche qui leur est imposée. Quelles figures énergiques eussent trouvées pour un pareil épisode, les Charlet, les Bellangé! M. Gérôme a refait sa *Mort de César*, moins la grandeur propre au personnage romain, et au milieu dans lequel il se trouvait. Le maréchal Ney est couché dans la boue, la face contre terre, non loin d'une muraille, rayée par la main des enfants. Le drame est fini; les soldats exécuteurs s'en vont au pas de charge; l'officier seul se retourne comme pour s'assurer que le cadavre ne bouge plus. Ce qu'il pouvait y avoir de grand, d'humain, de difficile dans cette scène du 7 *décembre* 1815 est escamoté : nous avons un homme tombé à terre, rien de plus; qu'il ait été renversé par un accident, qu'il soit abruti par l'ivresse, cela est fort possible; le tableau ne présente rien qui mette le public dans la confidence du sujet. Il s'agit d'abord de deviner une énigme. C'est un grand défaut assurément; et ce n'est pas le seul. Maintenant, on peut reconnaître une grande habileté de dessin dans le raccourci, en blâmant les tons trop propres du chapeau et des ha-

bits du maréchal. Ce tableau est, en somme, une défavorable note pour M. Gérôme. Il ne se relève guère de cette chute dans *Jérusalem*. Même recherche non motivée : trois découpures en façon d'ombres chinoises sur un sol pierreux ; une troupe de soldats qui se perd dans le ravin, et disparaît sous de maigres oliviers : voilà tout! Quoi! M. Gérôme n'a trouvé rien de plus sur le Golgotha, que l'ombre indécise de trois gibets occupant les premiers plans de son tableau! Parti pris, direz-vous, originalité : soit! Mais alors il pouvait prendre sa revanche en peignant avec les qualités de finesse qui le caractérisent les soldats de Pilate, quittant le Calvaire après la mort de Jésus. Que M. Gérôme ait hésité à peindre la figure du divin Crucifié, nous le comprenons; mais ce que nous admettons beaucoup moins, c'est qu'il ait supprimé l'escorte, et n'ait montré dans ce tableau que des roches jaunâtres et quelques silhouettes à peine ébauchées. M. Gérôme a une revanche à prendre; et il possède assez de talent pour la rendre digne de ses anciennes œuvres.

N° 1234. — Une tête charmante, que le *portrait de madame F. D.*, par M. Heiner. On sent, dans la manière dont les teintes sont finement graduées, une recherche de la façon de Léonard. Les tons sont fort doux, et cependant toutes les valeurs sont rendues.

N° 1260. — Une gentille scène allemande, composée avec une naïveté qui fait passer sur les négligences du paysage. Un grand-père tend à sa petite-fille un vase dans lequel l'enfant boit avidement. Le naturel de la pose et la simplicité de cette toile la rendent fort agréable.

N° 517. — *Les Brûleuses de varech, en Bretagne*, de M. Clairin, sont d'une grande énergie. Les types accentués, éclairés par le feu nocturne, ressemblent aux figures des sorcières qui traversent les drames de Shakespeare. Le mouvement qui règne dans cette toile, son fantastique aspect et sa couleur énergique en font une page devant laquelle on s'arrête avec plaisir, et qui atteste de consciencieuses études.

N° 2448. — Cette partie de la ville de *Venise*, vue à l'heure où elle s'éveillait pour la joie, est une belle page architecturale. Les palais à balcons sont traités avec beaucoup de soin, et l'ensemble a de la grandeur sans affectation et de la couleur sans excès.

N° 1363. — On assure que cette *Médée* est l'œuvre d'un jeune homme. En ce cas, nous pouvons féliciter M. Klugmann; la figure de la reine respire une sombre énergie; en considérant les deux enfants qui jouent gracieusement à ses pieds, elle n'éprouve ni pitié ni remords; la passion qui lui remplit le cœur ne lui permet plus même de sentir ce que la bête fauve éprouve pour ses petits. Encore une minute, elle en aura fait deux cadavres. Le corps de Médée est grassement peint; les draperies amples et la couleur sobre. C'est, en résumé, un excellent début.

N°s 1356-1357. — Deux printemps sur cette toile; les marguerites de l'herbe, humides de rosée, fraîches épanouies, et *Marguerite*, une blonde enfant qui, comme les fleurs, fait sa toilette dans les champs. Les bras relevés au-dessus de sa tête, elle essaye de tordre sous le peigne la chevelure blonde qui couvre ses

épaules, et elle sourit avec une coquetterie naïve. L'arbre, les fleurs et la jeune fille, tout est frais et charmant, tout est dans le matin de la vie et le matin de la journée. C'est une *idylle* ravissante dont le charme vous pénètre. La *Marguerite* de M. Jundt est une adorable page. Il n'a point sacrifié la figure au paysage, ni le paysage à la figure. Tout se vaut et tout se fait mutuellement valoir. *L'Heure de l'office* a un charme plus sérieux. La mère va partir pour l'église, et l'aïeule tend l'enfant à la jeune femme qui donne un baiser à la mignonne créature. Les types sont d'une grande douceur et d'une grande vérité, et, comme dans *Marguerite*, la couleur est fort belle; ces deux toiles sont fort appréciées.

Nos 1623-1624. — Au premier regard que l'on jette sur ces deux toiles, on est tenté de les attribuer à M. Manet, et alors on constate, chez l'auteur d'*Olympia*, un incontestable progrès. Mais le livret nous apprend que le portrait de mademoiselle***, dans lequel on remarque les blondes d'une mantille fort réussies, et *Après le duel*, énergique étude dont quelques parties ne sont pas sans valeur, doivent être attribués à M. Los Rios; nous ne pouvons guère apprécier cette peinture sans moelleux, ces partis pris de vigueur, ces affectations que certains critiques tolèrent et louent même quelquefois; M. Los Rios pourrait mieux faire; la vue des tableaux de M. Manet l'a entraîné dans une mauvaise voie. Quant à M. Manet, il a exposé le portrait de M. Émile Zola : il devait bien cela à son féroce champion.

N° 1237. — On trouve de fort beaux types de fem-

mes dans *l'Instruction religieuse dans une famille juive*, de M. Herbsthoffer; cependant, à ces têtes fines aux yeux pleins de langueur, à ces costumes d'une grande richesse et peints avec soin, nous préférons la partie gauche du tableau. Les figures d'hommes sont traitées d'une façon plus savante et plus large. Il y a réellement un grand talent et des qualités de coloriste chez M. Herbsthoffer.

N° 1088. — La scène représentée dans *le Mariage in extremis*, est fort touchante et rendue avec une grande simplicité. Auprès du lit d'un jeune mourant est agenouillée une jeune femme; elle a amené le petit enfant, qui ne comprend rien à la gravité de ce qui se passe; la vieille mère pleure; les officiers, amis de l'agonisant, ont de belles et expressives têtes. On ne peut regarder ce tableau sans se sentir ému. Aucun personnage n'est inutile dans ce drame de famille; chacun garde la physionomie qui lui est propre, et concourt à l'ensemble de l'action. Ajoutons que la couleur de M. Girard est sobre et douce.

N° 1587. — Vous souvenez-vous du *Passage du Gué*, de M. Lévy? Comme les critiques et le public applaudissaient de bon cœur, et combien était grand le succès de cette toile! Cette année, les *Lilas* et *l'Arc-en-ciel* sont loin d'être un progrès. Les *idylles* de M. Lévy sont précieuses comme des pages de *l'Astrée*; ces figures un peu maigres, allongées, manquent de vie et de solidité; le paysage, un peu cru de ton, fatigue l'œil. Il règne dans ces toiles une apparence de porcelaine désagréable. On louerait peut-être la grâce d'ensemble de ces *idylles*, malgré leur préciosité, chez un

autre artiste que M. Lévy; mais il nous avait donné une œuvre trop charmante pour qu'il ne fût point permis d'attendre mieux encore de lui cette année. Qu'il s'en souvienne bien : dans l'art, qui ne progresse pas, recule.

N° 1570. — La scène est bien composée et interprétée avec talent. Le mort est couché dans le lit clos; la famille est réunie dans la salle, *avant l'ensevelissement;* la douleur respire sur tous les visages; les enfants eux-mêmes deviennent graves devant les larmes des parents, et l'appareil funèbre qui se déploie. La couleur de la toile reste dans une gamme d'accord avec le sujet; M. Eugène Leroux n'a jamais mieux fait.

N° 1758. — M. Méry a certainement du talent; il suffit de voir son panneau décoratif, le *Cerisier*, pour en être sûr. Mais, pourquoi a-t-il forcé la lumière sur la grande plante, qui s'étale au pied de l'arbre? Il est impossible qu'elle se trouve éclairée d'une façon aussi crue; à part ce défaut, la toile serait charmante. M. Méry a le sentiment de la nature, il lui suffit de le garder juste sans l'exagérer.

N° 1397. — La touchante figure de Louis XVII a, cette année, bien inspiré les deux peintres qui l'ont traitée. M. Lafon expose un tableau. plein de sentiment. Le royal prisonnier est debout, près de Simon endormi; ses yeux bleus se lèvent tristement; il n'est pas aussi avant dans l'abîme de la douleur que celui de M. Baume. Il garde encore quelques vestiges de luxe, et sa chemise est garnie de précieuses dentelles; peut-

être conserve-t-il une lueur d'espérance. Un sentiment profond rend cette toile sympathique.

Nos 1743-1744. — M. Mélin tient un vrai succès avec ses belles têtes de *Chiens vendéens*, si vivantes et si largement traitées. Jamais le talent de cet artiste ne s'était aussi sincèrement accusé, et jamais il n'avait donné d'une façon aussi puissante la mesure de sa valeur. Ses *Chiens terriers se battant* sont également une excellente toile, pleine d'énergie et de science.

Nos 1783-1784. — Mademoiselle Moisson-Desroches a exposé une toile qui, chez une jeune fille, indique de viriles qualités de talent. Le sujet choisi par l'artiste est fort dramatique; la princesse Farrakanoff s'était enfuie en Italie, dans la crainte que l'impératrice Élisabeth de Russie la fît mettre à mort; celle-ci envoie son favori à la recherche de la princesse en lui intimant l'ordre de s'en faire aimer. Il était beau et séduisant; il voulut plaire, il y réussit. Ayant attiré l'infortunée jeune fille sur son vaisseau, sous prétexte de lui donner une fête, il fit mettre à la voile, et la princesse, livrée aux mains de son ennemie, fut jetée dans une casemate. Elle y périt à dix-huit ans d'une terrible mort. Mademoiselle Moisson-Desroches s'est inspirée de ce dramatique épisode, et a représenté la malheureuse captive tentant d'échapper au flot qui monte sans cesse. L'effroi de la mort est dans ses yeux; elle se cramponne à la porte de son cachot et appelle au secours. Cette toile est très-vivante et d'un ton excellent. L'étude, *le Chapelet*, est fort bien traitée et indique chez l'artiste une grande souplesse de talent.

Nos 1716-1717. — Une mer bleue, limpide, une vraie mer que celle des *Bords du golfe Juàn* et du *Cap d'Antibes*. Toutes les transparences, tous les jeux des vagues avec leurs teintes variées, leurs franges d'écume, leurs courses le long des roches, sont rendus avec un grand bonheur par M. Masure.

N° 1782. — Cette tête d'*Ophélie* est fort remarquable. Dans le regard de la fille de Polonius a passé la folie d'Hamlet; et pourtant ils gardent les vestiges d'une lumière intérieure. La peinture est solide; la robe de damas blanc largement peinte, et les fleurs fraîches, humides et vivaces; cette toile fait grand honneur à M. Mary.

N° 1752. — Le *Matador* de M. Mérino est bien campé. Il est complétement dans le personnage de son rôle. L'attaque lui plaît; il aime la bataille; mais il préfère encore à la joie de pourfendre son adversaire, celle de raconter ses exploits devant ceux qu'il espère intimider par son nom seul, et sa façon de porter la main à son épée.

N° 1841.— M. Charles Muller a traduit cette phrase de Shakespeare dans Othello : — « Ne me parlez pas, Émilie, je ne puis pas pleurer, et cependant je ne saurais répondre que par des larmes. » — Desdémone semble accablée; ses yeux sont rougis et gonflés des pleurs qui ne peuvent jaillir de ses paupières; elle se sent perdue, sans savoir comment elle a mérité de l'être, et l'innocence de son âme ne réagit pas assez sur elle pour la soutenir. Elle s'abandonne à sa destinée de femme qui ne fut forte que pour l'amour, qui sut

lutter pour le défendre, et mourut d'un soupçon, plus encore que de la brutale étreinte d'Othello. Ce tableau est plein d'un sentiment profond; il est fort émouvant dans sa simplicité; la tête de Desdémone est expressive, et les étoffes de l'ameublement, comme celle de sa robe, sont rendues avec un grand soin.

N° 2001. Le *Culte des Ibis*, de M. Pinchard, est une composition très-originale et très-bien peinte. Les chairs sont vivantes, la pose vraie; cette jeune fille attentive à nourrir les ibis sacrés qui viennent prendre le millet qu'elle leur tend, n'a rien de connu et de commun. Ce type étrange a été saisi avec une grande exactitude, une grande justesse et une sorte de charme étrange et sauvage.

N°s 172-171. — Cette toile est un souvenir et un héritage; elle est en même temps une sérieuse promesse d'avenir. La signature est double. La mort fit tomber le pinceau des mains d'Hippolyte Bellangé, avant qu'il eût eu le temps de finir son *Episode de l'Alma;* son fils l'a relevé pieusement, et, s'inspirant du talent si individuel et si sincère du grand artiste, il peignit et acheva l'œuvre à peine commencée. L'artiste a choisi le moment de la bataille où le 39° *régiment de ligne arrive au secours des zouaves*; le mouvement de la troupe est excellent. Tout se tient dans cette belle toile; l'air circule, l'horizon fuit; la fraîcheur du matin se devine, et l'on sent croître la lumière d'une brillante matinée de septembre; le ton du tableau est sobre, comme il convient à un maître. H. Bellangé avait l'art de graduer ses effets avec une science infinie; ainsi que dans le tableau précédent,

Eugène Bellangé nous a prouvé, par le *Combat de Palestro,* qu'il était le digne élève de son père. La prise du pont, l'acharnement de la mêlée sont rendus avec une remarquable énergie. Les actions partielles ne distraient pas l'œil du mouvement général et de l'ensemble de la composition. Ici encore, M. Bellangé a triomphé d'une difficulté considérable, en montrant à travers la fumée de la fusillade bien nourrie et de la vapeur qui s'élève du canal, un coin de paysage parfaitement réussi. Certes, cette page importante devant laquelle se pressent les amateurs, nous prouve que, si l'artiste n'a plus à ses côtés le maître dont il reçut les leçons, il a retenu ses conseils, et tient à honneur de nous donner à son tour un *Waterloo* ou quelque épisode du *Retour de Russie.* Guidé par le jury de peinture, l'empereur se serait, dit-on, longuement arrêté devant le tableau du jeune artiste.

N° 365. — Quelle poignante élégie trouvée au coin d'une rue par un soir d'hiver! Qu'elle est rendue avec une vérité désolée! La *Petite mendiante* s'est assoupie dans les larmes en offrant d'une voix brisée les cahiers de chansons qu'elle tend en échange de l'aumône. L'expression de ce regard souffrant est pleine de charme, les extrémités sont d'une grande correction; les haillons se drapent bien sur un corps malingre. M. Charles Brun peut continuer à donner de semblables toiles, il ne doit pas craindre de rester incompris.

N° 2000. — *Sibylle de Clèves haranguant les défenseurs de Wittemberg* fait partie de cette liste trop nombreuse de tableaux qui prennent le pastiche pour

un art, et le moyen âge pour l'époque où le génie de la peinture dit son dernier mot. Nous nous bornerons à conseiller à M. Pille de faire un meilleur usage de son talent. La façon dont il a interprété certaines figures et peint les armures de ses soldats, prouve qu'il possède de l'expérience; et nous espérons qu'il ne s'en tiendra pas à copier des scènes qui restent incomplètes par le seul fait du parti pris qui les inspire, et qui manquent à la fois de solidité, d'air et de vérité. Un artiste n'est pas seulement obligé de bien faire, mais encore il est tenu de faire passer dans ses œuvres toute la force qu'il possède et toute l'intelligence dont il est doué.

N° 1906.— Les *Chèvres* de Joseph Palizzi sont bien les plus fantasques chèvres du monde; elles passent au-dessus des précipices, s'accrochent aux fentes des roches, sautent par bandes, grimpent, s'élancent en bonds légers, effrayant le berger qui vainement les appelle. Un groupe surtout, mis en pleine lumière, est d'une grâce ravissante. Les tons ardoisés dominent peut-être un peu dans une des parties du tableau; mais, en dépit de ce léger défaut, il est séduisant au dernier point, et prouve que M. Palizzi tient à garder la place qu'il a conquise.

N° 2031. — Le *Portrait de la baronne de P...* a doublement bien inspiré le père et l'artiste, M. de Pomeyrac. Le modelé des chairs, la finesse de l'expression, le soin avec lequel les mains sont traitées, font de cette page une œuvre excellente. Le satin de la robe rappelle les étoffes de Breughel de Velours et de Terburg.

N° 2554. — La *Rentrée du bois de chauffage* est une bonne toile, simplement conçue, exécutée avec art, point trop léchée, point trop réaliste non plus. Les robustes bêtes attelées à la charrette méritent de grands éloges. On ne saurait trop louer le soin avec lequel sont traitées les jambes du cheval blanc, frappées par la lumière. Le paysage est d'un ton excellent. On est, du reste, habitué à ne trouver signées du nom de M. Otto Weber que des toiles consciencieuses et d'une réelle valeur.

N°s 1666-1667. — Nous disions, au début de cet article, que l'Exposition de 1868 nous ménageait des surprises, et qu'il nous était donné de constater pour plusieurs artistes de légitimes succès obtenus dans une voie complétement opposée à leur manière habituelle. M. Marchal est un des plus heureux parmi les chercheurs qui, non contents d'un succès fait, reconnu, acclamé dans un genre qui leur était propre, tiennent à prouver qu'ils ne sont cependant pas voués d'une façon si absolue à la reproduction de certaines scènes, que l'indication du sujet devienne synonyme de leur nom. M. Marchal avait conquis une place à part, en représentant des *Foires aux servantes*, des *Fêtes de village*, des intérieurs d'Alsace. Cette année, entraîné peut-être par le mouvement qui, de la littérature gagne l'art lui-même, il a renoncé à ses paysanneries, et sous le titre de *Pénélope* et *Phryné*, il a exposé des toiles devant lesquelles s'arrêtent les curieux et surtout les curieuses. Ce n'est point au pays de la Grèce, dans l'odyssée de la chronique galante du pays qui divinisa la beauté sous le nom de Vénus, que l'artiste a choisi ses héroïnes : *Pénélope* et *Phryné* sont deux Parisiennes.

La première est une jeune femme au visage paisible, aux cheveux lissés avec soin, à la robe montante, qui, dans un milieu élégant et calme, travaille à sa tapisserie, sans inquiétude du lendemain, sans préoccupation de l'avenir. Son visage est reposé, sa main élégante ne se hâte pas en tirant la laine; un sourire s'esquisse sur sa bouche honnête et rose. Sa vie est fixée de façon à la satisfaire. On devine qu'elle ne lit point de romans mauvais, qu'elle ne connaît point de femmes légères. On ne voit pas le mari dans ce chaste intérieur, et pourtant, en ce moment, elle y songe, et peut-être la bande de tapisserie qu'elle achève est-elle destinée au fauteuil qu'elle choisira pour lui. Tout un petit poëme de bonheur conjugal est sous-entendu dans cette toile. La candeur de la comédie bourgeoise d'Augier s'y mêle à la coquetterie des ménages de Gustave Droz; cela est fin, honnête et charmant. — A côté, une belle fille, les épaules et les bras nus, les cheveux d'un factice roux vénitien, ébouriffés sur son front bas, relève d'une façon irritante sa jupe de velours noir, et laisse voir le bas de soie blanche bien tiré, et la fraîcheur immaculée d'un fouillis de précieuses dentelles. Elle est coquette, non pas comme Célimène qui élève sa traîtrise à la hauteur de l'art, mais comme la Phryné du dix-neuvième siècle, cette dame aux camélias! — Les deux toiles ont été achetées, dit-on, le matin même de l'ouverture de l'Exposition, par un Américain enthousiaste, qui les a payées en Américain : 30,000 francs.

Nos 1959-1960. — On serait bien embarrassé pour décerner la palme à l'un de ces portraits, de préférence à l'autre. Le caractère de beauté des deux jeunes fem-

qui ont posé devant M. Pérignon, et celui de leurs toilettes, sont complétement opposés. L'une, blonde, est vêtue de bleu; l'autre, brune, est habillée de velours nacarat. Cette variété de carnation et de costume a permis à l'artiste de prouver une fois de plus la souplesse de son pinceau. Les chairs sont également vivantes dans leur blancheur comme dans leur chaude coloration; quant aux étoffes, elles gardent des plis amples, des reflets doux, et se drapent avec une moelleuse harmonie.

N° 2070. — La *Grande halte* de M. Protais se fait remarquer par toutes les qualités habituelles à cet artiste. Le bois, sous le couvert duquel les soldats se reposent, est plein de gaieté, de lumière et d'air frais. Les groupes de militaires pittoresquement disséminés sont variés d'attitude; on sent réellement la foule dans cette halte; quelques soldats accablés de fatigue s'étendent sur la mousse, d'autres sont assis en rond; les uns fument, les autres enlèvent l'habit trop lourd; las et rompus de la marche, ils savourent le repos avec la jouissance de l'être qui s'étend dans l'herbe haute. Aucune note criarde ou fausse dans ce tableau. Nous faisons une seule observation. Tous les soldats sont jeunes, trop jeunes, et gardent entre eux une vague ressemblance. Il manque, au milieu de ces conscrits, les chevronnés, brunis par de nombreuses campagnes; il manque le grognard, le vieux troupier, le soldat de Charlet et de Bellangé. — La *Prière à bord, souvenir de Solferino*, est une composition paisible; les énergiques figures des marins, le visage des mousses, respirent le recueillement de la prière, tandis que l'aumônier élève vers le ciel la pensée de ces hommes que

l'ennemi attend, que le danger guette, que la mort menace. Nous n'avons que des éloges à donner à cette composition d'un jet sévère, mais très-réussie.

N°s 1980-1981. — Madame Juliette Peyrol a envoyé deux jolies toiles : des *Moutons dans les bergeries* et des *Moutons au pâturage;* elles sont gaies d'aspect, très-étudiées, et la laine est d'une grande souplesse; madame Peyrol est fille de M. R. Bonheur, c'est-à-dire qu'elle a reçu des leçons excellentes dont ses œuvres font foi.

N° 1235. — M. Hennings a envoyé un *Clair de lune à Vérone* extrêmement remarquable. La profondeur de cette toile est à perte de vue; les éclaboussures de la lune dans l'eau produisent un effet fantastique. A mesure qu'on recule, l'impression s'accroît. Une grande science de peinture ajoute au mérite de la couleur de M. Hennings. Il peint d'une façon large et solide, n'abandonne rien au hasard, et a le talent de garder l'inspiration du premier jet, tout en soignant chaque détail de sa toile avec une conscience scrupuleuse.

N° 1710. — *Milan.* Une couleur charmante, des groupes élégamment disposés, des étoffes souples, des femmes d'un grand type et le général en chef de l'armée d'Italie passant en revue, de son regard d'aigle, ce cercle de beautés souriantes; tel est l'envoi de M. Masse, qui semble affectionner cette époque de notre histoire, sans doute à cause des succès qu'il lui doit chaque fois qu'il en représente quelque épisode.

N° 2502. — Nous aimons moins cette toile que la précédente, quoiqu'elle semble captiver davantage la foule. Nous lui reprochons un excès de fini et de glacis qui lui donne l'aspect froid de la porcelaine; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître, dans cette composition, une grâce attrayante, une science pleine de finesse. Si les draperies avaient été copiées sur des modèles vivants, elles auraient aussi, ce nous semble, plus de souplesse; le mannequin sur lequel on les aura placées leur communique quelque raideur.

Plusieurs peintres ont représenté, cette année, *la Visite de l'Impératrice à l'hospice d'Amiens*. De toutes les toiles traitant ce sujet, celle de M. Guérie est la meilleure, et méritait justement les honneurs du salon carré. Elle est d'un ton fort agréable et renferme des têtes fort soignées, expressives et bien modelées. La figure du cholérique est d'une douloureuse vérité. Nous reprochons seulement à l'artiste d'avoir fait tous ses personnages un peu courts, par rapport à la grosseur de la tête, mais nous louons l'ensemble du tableau.

N° 2189. — Les *Fleurs* de M. Rousseau sont d'une fraîcheur mouillée admirable. A côté d'une ruche, autour de laquelle les abeilles bourdonnent, se trouve un grand vase de faïence plein de roses et un pot de grès débordant de coquelicots. Ce n'est rien, ce semble, mais quel coloris magnifique, quelle souplesse et quelle grâce! quelle intensité dans les rouges, et comme, cependant, rien ne crie, malgré l'opposition des roses blanches et des coquelicots! M. Rousseau ne traduisit jamais mieux la nature.

N° 1751. — M. Menzel a envoyé une grande toile, le *Couronnement de S. M. le roi Guillaume Ier à Kœnigsberg*. On pouvait craindre trop d'éclat ou trop de désordre dans un tableau contenant un si grand nombre de personnages; mais l'artiste, bien qu'ayant fait preuve d'un grand talent de coloriste, n'est pas tombé dans le défaut que l'on avait à redouter. La lumière qui baigne la toile ne blesse pas le regard, et l'on peut louer en toute sûreté les personnages du premier plan couverts d'un manteau de velours rouge. Les étoffes sont traitées avec beaucoup d'art et de soin, bien drapées et pleines de l'ampleur des meilleurs modèles.

N° 1098. — M. Giraud occupe grandement l'opinion cette année. D'un bond il a pris sa place, et pour être plus sûr qu'on ne le confondra pas parmi les jeunes artistes de son âge, il a choisi un sujet qui ne peut manquer de produire une grande sensation. Le *Retour du mari* surprend tout le monde. C'est une grande toile, dont le difficile sujet a été traité avec maestria. La couleur est bonne, et bien que le costume du jeune homme assassiné se compose de trois tons différents de bleu, rien ne choque le regard dans ce tableau, qui mérite les plus sincères encouragements.

N° 1265. — Nous trouvons avec grand plaisir M. Horowitz au salon. Sa *Coquette sans le savoir* résume toutes les qualités d'habileté, de dessin et de couleur qui firent si vite une place distinguée à ce jeune homme. L'enfant demi-nue qui se penche vers le miroir et se contemple naïvement, est d'un fini et d'un modelé exquis. Mais quelle couleur surtout dans

les toiles de M. Horowitz! Ses têtes, éclairées à la façon des portraits de Rembrandt, ont une puissance rare. La touche de cet artiste est magistrale; il ne force rien, ne vise jamais à l'effet, mais il trouve et fixe le ton avec une sûreté réfléchie. Il y a en lui un grand portraitiste, et il aime trop sincèrement son art pour ne pas vouloir aller plus loin encore.

N° 2196. — M. Roybet a pris d'assaut sa place au premier rang, l'année dernière; il conserve, cette année, les succès précédents. Ses *Joueurs de trictrac* sont d'une facture très-large, et prouvent combien peu la dimension du cadre influe sur la grande ou la petite peinture. M. Roybet a le coloris d'un maître. Ses figures expressives ne laissent rien à désirer; l'habillement est traité avec simplicité; il se drape naturellement, donnant à la fois de larges plis et de beaux reflets. Cependant, la partie supérieure de la toile nous semble préférable à la partie inférieure; on se demande si ce trictrac ne manque pas un peu d'aplomb. Mais cette petite tache n'empêche pas le tableau de réunir tous les suffrages. On s'intéresse à l'œuvre et à l'artiste. On admire cette énergie maîtrisée sagement et cette sobriété dans les effets, qui atteste autant de goût que de science. M. Roybet a le droit d'être fier, car la sympathie du public lui est franchement acquise.

N° 257. — La *Romance à la mode* est un des succès de l'année. Jamais M. Worms ne rencontra plus de finesse dans l'expression, plus d'entente du détail. Le dilettante, la main sur le cœur, chante avec des minauderies qui appellent les applaudissements. Il est accoutumé, sans nul doute, à produire un grand

effet dans les salons où il daigne se faire entendre. Il aime les suffrages et les compliments, on ne les lui ménage pas. Une des jeunes femmes qui l'écoutent avance ses mains gantées, et veut, certes, qu'il remarque son enthousiasme. Un homme s'incline sur le fauteuil de sa voisine et lui demande ce qu'elle pense du chanteur. On devine une malice sur ses lèvres roses. Toutes les nuances sont indiquées avec esprit. Les costumes, traités avec soin, sont dessinés avec un grand art. Des tableaux de 1868 qui étalent les modes du Directoire, certes, celui-ci est de beaucoup le meilleur.

N°s 2175-2176. — Il y a de la couleur, quelques-uns, peut-être, diraient trop de couleur dans les tableaux de M. Rossi. Il la répand avec profusion; mais à part ce défaut, on reconnaît dans ses toiles une facilité mouvementée, l'entente du groupe et un entrain qui plaît aux yeux. Le *Jeu de la morra* renferme des têtes pleines d'expression; la *dispute* est énergique; les deux joueurs sont vraiment irrités, et le mouvement de terreur des femmes est bien rendu.

N° 2307. — Comme *I Mandatori* de M. Simonetti sont convaincus de leur importance! avec quelle majesté suffisante ils traversent la place, suivis par les tambours, précédés et accompagnés par une troupe d'enfants qui rit d'un rire sonore et gambade avec des mines pleines de malice et de raillerie! La couleur de cette toile est très-agréable.

N°s 12-13. — Signalons deux jolies toiles de M. Adam, *les Moines dominicains présidant aux*

fouilles pratiquées dans l'église de Saint-Clément à Rome, et la *Procession rentrant à Saint-Pierre de Rome le jour de la Fête-Dieu.* Ces tableaux sont pleins de lumière et de grâce. Les têtes de moines sont fort bien peintes, d'une expression juste; le fond, traité avec beaucoup d'art. Les costumes des prélats ne laissent rien à désirer. Nous ne pouvons qu'encourager l'auteur de ces deux jolies choses.

N° 350. — M. Briguiboul n'envoie qu'un portrait, cette année; nous étions accoutumés à devoir des toiles capitales à ce jeune artiste qui a conquis si rapidement un rang distingué. Espérons qu'il ne négligera pas la grande peinture, dans laquelle ses qualités spéciales se développent à l'aise. Son portrait, excellent de couleur, bien modelé et d'une exécution sérieuse, n'est au-dessous d'aucun de ses précédents envois.

N°s 755.-756. — M. Blaise Desgoffe est toujours l'artiste fin et soigneux que vous connaissez. Les détails de chacun de ses tableaux sont traités avec un art exquis. Nul ne sait comme lui rendre les effets de l'agate, les scintillements du cristal, les nuances délicates des émaux : les merveilles que les amateurs entassent dans une vitrine ou groupent sur une table avec un désordre apparent, fournissent à l'artiste le sujet de ces toiles qui se changent elles-mêmes en bijoux. Mais nous préférons de beaucoup celle des toiles de M. Desgoffe qui représente l'aiguière d'agate et la coupe de cristal de roche; les fruits du n° 755 sont un peu froids, un peu glacés, et manquent de ce velouté qui est comme la saveur de l'œil. Mais dans *Fleurs et bijoux*, pas une tache, pas une tare : un diamant.

N° 965. — Une jolie toile de mademoiselle Ferrère, le *Dimanche en basse Bretagne*, très-simplement composée et peinte avec beaucoup de grâce. Une vieille femme roulant son chapelet dans ses doigts, une jeune fille levant vers l'aïeule son doux visage, voilà tout le sujet. Mais les têtes sont expressives, naturelles; la couleur du tableau franche et agréable. C'est une fort bonne composition à joindre aux précédentes faites par la jeune artiste.

N° 2484. — Les *Remords de Macbeth* sont une toile de bonne école, très-énergique et très-originalement conçue. Les mêmes sorcières qui ont crié cette parole : « Tu seras roi ! » évoquent les ombres de Banquo et de Duncan devant le meurtrier. Cette scène est fort dramatique et traduit éloquemment Shakespeare. M. Véron, qui est un poëte de talent, ne pouvait faire autrement que de comprendre un grand poëte.

N°s 785-786. — M. Devers, qui vient d'abandonner Paris pour retourner dans sa patrie, nous a envoyé comme adieu : *Un froid de loup,* paysage d'un excellent style, et le portrait de Nicolo Passa, peintre céramiste du seizième siècle. M. Devers devait ce souvenir à son ancêtre dans ce que Palissy appelait le grand art de la terre. Une fois de plus, l'artiste que nous regrettons nous fait hésiter à prononcer s'il n'est pas aussi bon peintre que céramiste habile. Son exposition est excellente, et sur lave, faïence, vitrail ou toile, on retrouve toujours l'auteur des bas-reliefs de Saint-Eustache et de tant d'autres grandes et belles œuvres.

N° 582 — M. Cornillon a exposé une nature morte, *Fruits d'automne*, qui est d'une grande vérité et d'un ton excellent. On voit qu'il copie la nature avec un soin extrême et qu'il cherche à rendre avec simplicité ce qu'elle donne. Il y a évidemment, dans ce tableau, des efforts dont il faut tenir compte et des espérances d'avenir qui, sans doute, se réaliseront.

Nos 608-609. — Il faut dire la vérité à tous; nous la devons au maître d'Ornans, d'autant plus sévère, que son exposition dernière était infiniment supérieure à celle-ci. Qui pourrait comparer à *la Remise des chevreuils*, qui obtint un si légitime succès, *le Chevreuil aux écoutes* de cette année, et rapprocher *la Femme au perroquet* dans laquelle, malgré des défauts saillants, on reconnaissait une touche magistrale et une aspiration nouvelle, de *l'Aumône d'un mendiant à Ornans?* Le chevreuil et le paysage qui l'entoure sont mous et sans ressort. Le feuillage n'a ni cette profondeur ni cette grâce que nous trouvions dans les grandes toiles de Courbet et qui ont fondé la réputation de cet artiste. Quant au mendiant, peint avec des tons sales, et qui semble collé à une toile manquant d'atmosphère, il n'est, par aucun côté, digne de la réputation si controversée du maître d'Ornans. L'enfant est meilleur de geste et d'attitude, mais le ton des chairs est le même; l'ensemble de la toile repousse, et le détail ne satisfait pas mieux que l'ensemble.

N° 686. — Le portrait de Mlle E. F..., une des grandes beautés de Paris, a bien inspiré M. Edgar de Gas, qui, à propos du ballet de *la Source*, a peint une toile très-harmonieuse et très-remarquable. Consta-

tons, du reste, que cette année le pinceau et le ciseau sont fort dignement tenus par un groupe de gentilshommes qui tiennent à mériter une belle place artistique.

Nº 735. — Comme le pompier qui pose devant ce photographe de village est convaincu de l'importance de sa personne! On dirait une scène de *Nos bons Villageois* prise sur le vif, et transportée sur la toile. Ce petit tableau de M. Dumoulin, fait simplement et sans prétention, est fort joli.

Nºs 739-740. — *Samson prisonnier*, de M. Desportes, a beaucoup d'énergie. Ce jeune homme a dix-neuf ans, c'est-à-dire qu'il lui reste beaucoup à apprendre; mais il possède déjà ce qui ne se donne point, le sentiment de la composition et celui de la couleur. Le portrait joint à son *Samson* est d'une extrême ressemblance; nul doute qu'avec des études sérieuses, il ne nous donne un bon peintre d'histoire.

Nºs 789-790. — Ce que nous disions des pastiches, en commençant cette revue du salon, peut s'appliquer à M. Derrieux plus qu'à tout autre, car il possède un véritable talent, fin, distingué, une touche habile se prêtant à toutes les souplesses, se jouant de toutes les difficultés, et l'on doit regretter de lui voir dépenser des qualités précieuses à reproduire des sujets qui ressemblent à un antique vitrail. Il y a énormément de savoir dans la peinture qui représente *la Vieillesse de la Vierge*, et dans *Cécile et Valérien*. Le premier de ces tableaux, surtout, est fort remarquable; les figures du second nous plaisent moins, mais les armoiries, les

meubles, les vêtements sont peints d'une façon parfaite. Si M. Derrieux mettait cette même habileté, non pas à ressusciter une façon de peindre que nous avons dépassée depuis longtemps, mais à rendre des scènes vivantes, il serait certes plus admiré, mieux compris, et au lieu de travailler pour un petit nombre, il arriverait certainement à plaire à tous.

Nº 2290. — M. Tissot a du talent, nous ne le contestons pas; sa *Retraite aux Tuileries* est pleine de détails charmants. Ses enfants sont adorables et ses soldats fort réussis; mais pourquoi ce premier plan abandonné d'une façon absolue aux pierrots effrontés? La scène eût beaucoup gagné à être rapprochée; cependant, telle qu'elle est, cette *Retraite* est charmante.

Nºs 1826-1827.—La *Villa Vallombrosa* et le *Poste d'affût aux bastarelles*, de M. Enguerrand de Mortmart, sont des tableaux qui ne peuvent rester inaperçus. Tous deux sont d'un véritable paysagiste, bien conçus, exécutés avec goût et avec soin, et d'une couleur satisfaisante.

Nº 77. — Le *Four à chaux abandonné*, de M. Chauron, n'est certes pas une œuvre vulgaire. La façon dont la lumière est répandue sur cette toile est admirable. A mesure qu'on s'éloigne, l'horizon fuit, et le paysage a des lointains sans bornes. Cette belle toile est malheureusement placée dans une salle où il semble qu'on étudie moins les œuvres des artistes, et pourtant sa place est marquée parmi les meilleures de l'année.

N° 1817. — Des fleurs bien simples, copiées avec soin et une grande entente de la nature, forment l'envoi de M. Morin. L'artiste a rendu avec bonheur et simplicité les ***Premières fleurs*** que le printemps envoie; elles ont la transparence, la fraîcheur et le parfum.

N° 2126. — M. Ribot s'est fait un nom et une place à part. On ne peut louer sa manière sans réserve, puisque Ribeira, dont il semble avoir à cœur de continuer l'idée, avait trop de voulu et de parti pris pour mériter une admiration exclusive. La nature offre des demiteintes, et Ribeira ne cherchait que les oppositions du blanc au noir. Il était donc incapable de rendre tout ce qui se présentait à lui; mais on ne peut lui refuser de grandes qualités d'énergie dont M. Ribot emprunte une large part. Et pourtant, s'il voulait sortir un peu de cette école, devenir lui, et se faire un talent personnel nul doute que M. Ribot ne nous donnât encore mieux que l'*Huître et les Plaideurs*. Il règne, dans tout ce qui sort des mains de cet artiste, une grande énergie, une fougue remarquable; il lui resterait seulement à adoucir certaines rudesses, et à mettre des tons moins durs sur lesquels tranchent de trop vives lumières. Cette année la toile de M. Ribot a les mêmes qualités et les mêmes défauts; c'est de la large peinture, un peu violente seulement, à laquelle il manque quelque grâce pour la rendre irréprochable.

N°s 1054-1055. — M. Jules Gélibert a exposé deux toiles fort remarquées, le *Coup double* et *Toutous et gibier*. Un grand entrain règne toujours dans les tableaux de chasse de ce jeune artiste. Il saisit d'une

façon merveilleuse l'expression et l'allure des intelligentes bêtes qu'il représente. Ces deux scènes encadrées dans des paysages roux d'automne, sont charmantes d'aspect, et très-savamment peintes.

N° 1538. — *Le Baptême de sauvages aux îles Canaries* est fort original; le roi agenouillé, vêtu d'oripeaux et de plumes, la foule de sauvages qui l'entourent attentifs et graves, forment un excellent groupe. Malgré la diversité des costumes et des couleurs, une grande harmonie règne dans la toile. On distingue des types de femmes, ravissants de grâce, avec de grands yeux profonds. L'importance du sire de Béthencourt, l'onction de Jehan le Verrier, chapelain, l'attitude du soldat de gauche, tranchent sur l'ensemble calme des naïfs sauvages. Il règne certainement beaucoup de force et de goût dans cette composition.

N° 1205. — M. Hanoteau n'a envoyé qu'une seule toile, le *Garde-manger des renardeaux*. C'est un dessous de bois magnifique, puissant et sombre d'un côté, éclairé dans une autre partie, extrêmement séduisant, et rendu avec une complète habileté. On reproche parfois à certains paysagistes de peindre de préférence, non point des paysages complets, mais des parties de paysage, et de ne point donner, par cela même, la mesure de leurs forces. Quant à nous, il nous semble que le talent se prouve autant par la perfection du fragment que par l'étendue de l'ensemble, et qu'on trouve infiniment plus de charme à étudier un coin de bois comme celui de M. Hanoteau, qu'à regarder une toile d'un horizon plus vaste, mais qui souvent noie de ravissants détails dans les lointains.

N° 2461. — Le petit tableau de M. Benjamin Vautier, *La première leçon de danse au village*, est fort agréable. Le maître semble convaincu de son importance, les fillettes s'appliquent à placer leurs pieds alertes dans la position indiquée par le professeur, tandis que plusieurs jeunes garçons regardent ces enfants avec qui, dans deux ou trois ans, ils conjugueront le verbe aimer. Cette toile est charmante et fort harmonieuse de ton.

N° 1105. — La *Mort du Précurseur*, de M. Glaize, est conçue d'une façon fort émouvante et très-nouvelle. Le plus souvent, l'artiste qui choisissait ce sujet, n'y cherchait qu'un prétexte pour peindre une Hérodiade assez belle pour excuser même un crime, et s'abandonnait à la représentation fantaisiste d'une débauche chez Hérode. M. Glaize a compris cette scène de martyre d'une autre manière. Dans le cachot, au fond duquel Jean expiait les hardiesses de sa parole, le cadavre mutilé est étendu. Le bourreau remonte l'escalier, tenant par les cheveux cette tête qui va être jetée aux pieds d'une jeune fille, tandis qu'un de ceux qui devaient à Jean le baptême présente une fiole dans laquelle on fera couler le sang dont un autre néophyte imbibe des linges. Un esclave semble étonné, ému par cette scène; un disciple de Jean désigne le ciel où l'âme du Précurseur est montée, et des vieillards paraissent se demander à quel crime s'arrêteront ces hommes et quel trépas les fera reculer. Cette toile est petite de dimensions, mais quelle belle et grande peinture! quelle savante couleur! quelle harmonie de tons! quelle inspiration simple et forte!

N° 1107. — M. Glaize fils ne dément point son maître; ce *Portrait de mademoiselle K...* est fort original. Une fois admis le parti pris de la couleur, cette toile est charmante. On la dirait trouvée dans une fouille de Pompéi.

N°s 813-814. — Mademoiselle Donnier fait bien de ne pas se décourager; nous trouvons cette année, dans son tableau de *légumes*, une étude très-sincère de la nature. Les asperges et la racine de cardons sont fort bien rendues. Nous reprocherons peut-être un peu d'éclat à la couleur, mais ce défaut s'oublie devant les qualités de l'ensemble.

N° 774. — M. Détaille a traité le même sujet que M. Protais, et expose, lui aussi, une *Halte*. Les figures de soldats, peintes avec une grande finesse et variées de types, nous plaisent infiniment. Il y a beaucoup d'observation dans cette petite toile, qui demande à être longtemps étudiée, tant elle renferme de charmants détails.

N° 693. — Un beau, vivant et magnifique portrait que celui de M. Th. de Banville. En le regardant, et sans connaître le nom du poëte érudit et ingénieux à qui nous devons la *Pomme* et la *Revanche d'Iris*, on comprend qu'on est en face d'une individualité réelle, rendue avec un rare bonheur. Point d'affectation dans la manière de peindre, une grande simplicité de moyens, mais en même temps une inspiration franche et caractéristique. M. Dehodencq fait de bonne et vraie peinture qui dénote dans l'artiste un talent de premier ordre comme portraitiste.

N° 2100. — Les *Sapeurs* de M. Regamey sont une page fort remarquable, à laquelle étaient bien dus les honneurs du Salon carré. Les têtes énergiques des soldats, la belle allure de leurs chevaux, la solidité de la couleur, tout concourt à poser M. Regamey parmi ceux qui attendent l'héritage des maîtres qui firent des toiles de batailles et de la représentation des scènes militaires, de véritables poëmes de nos gloires nationales.

N° 1741. — M. Mestier est destiné à un bel avenir. Ses trois figures de Napoléon III, de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, sont très-belles. Il s'est tiré avec honneur et bonheur des difficultés de ce qu'on appelle la peinture officielle, cette peinture qui devient de la peinture historique, quand un siècle en a effacé l'actualité. Le dessin des chevaux est excellent, la couleur lumineuse sans exagération. Quand M. Mestier concevra et exécutera un tableau de son choix, il donnera, sans nul doute, une œuvre encore plus remarquable.

N° 28. — La grande toile de M. Alma Tadema, la *Sieste*, est une page habilement faite, pensée, voulue telle qu'elle est. Que M. Tadema ait une manière à lui, et une façon spéciale de traiter l'antiquité et le moyen âge, on doit l'admettre; mais ce qu'il faut également reconnaître, c'est la science avec laquelle il compose ses toiles, le soin avec lequel il traite les moindres détails. Rien d'abandonné au hasard, dans ce qu'il fait, rien de négligé. La *Sieste en Grèce* a trois personnages : un vieillard, alourdi sans doute par le vin de Chio; un homme dans la force de l'âge et

toute la splendeur de la beauté, qui, couché sur un lit de repos, regarde de ses yeux demi-clos une belle fille qui joue de la double flûte. La musicienne s'acquitte de sa tâche sans enthousiasme d'artiste; c'est une esclave dressée pour l'harmonie, voilà tout; quant à l'homme qui l'écoute, il se demande vaguement si cette jolie créature vaut une de ses pensées. Les têtes, les bras sont magnifiques; les statuettes, les vases et les raisins épars sur la table, rendus avec une perfection presque trop grande. Il y a dans cette toile de la philosophie et du dessin, de la couleur et de la science.

N° 470. — Ce portrait de M. Chaplain n'est nullement dans la gamme du tableau précédent. Les chairs sont jeunes, fraîches, trop fraîches, peut-être. M. Chaplain abuse un peu des grandes facultés de coloriste qu'il possède; ses toiles et ses portraits sont trop riants, trop roses; cependant, celui de madame *** est d'une pâte plus ferme que d'habitude, et il y a beaucoup de légèreté dans les mousselines.

N°s 676-677. — Quel magnifique paysage que le *Bois à Sèvres*, quelle profondeur à perte de vue, quelle fraîcheur sous ces branches qui tamisent la lumière dont les feuilles s'éclairent mollement : la solitude vous gagne, à regarder cette belle et puissante toile. On passerait à l'admirer de longues heures de rêverie, tant le printemps éclate dans cette fraîche verdure. La *Bruyère à Sèvres* ne vaut pas moins, quelques-uns peut-être diraient mieux; nous ne voulons, nous n'avons pas à choisir. M. César de Cock est sérieuse-

ment apprécié, et ses paysages sont du nombre de ceux que l'on remarque davantage cette année.

N° 1178. — Un horizon immense, sans arbres, sans buissons, sans herbe et sans puits, découpant une ligne aride; le soleil se couchant dans son lit embrasé, et enveloppant de ses lueurs la caravane qui passe, tel est le *Sahara* de M. Guillaumet. Sur le premier plan de la toile blanchissent les os d'un dromadaire que les voyageurs heurteront en passant. Triste présage pour la caravane! Menace mystérieuse! L'océan de sable n'est pas plus sûr que l'océan humide. Tous deux roulent des vagues capables de se changer en linceuls; sur tous deux soufflent des vents terribles, et le simoun a tué autant d'hommes que les tempêtes. Cette toile est d'un grand effet; chaude, colorée, baignée dans des lueurs d'incendie, elle donne une idée exacte du désert. On le voit, on le comprend, on l'aime, on le redoute, on le sent terrible comme un péril et attirant comme un abîme.

N°s 1056-1067. — M. Paul Gélibert expose deux toiles : *Une dernière soirée d'automne*, dans laquelle il a mis toute la poésie dont s'enveloppe cette dernière partie de l'année, et toute la mélancolie du jour qui s'achève, et un *crépuscule du soir en été*, encore baigné des lueurs ardentes du jour à peine éteintes, et fondues dans une harmonie de tons et une dégradation de nuances pleines de grâce. Les moutons dispersés dans le paysage sont traités avec cette science parfaite qui fait de M. Gélibert un de nos meilleurs peintres d'animaux. Il a donné des toiles plus importantes, il n'en a pas fait de mieux réussies.

N° 456. — Le portrait de mademoiselle L. de ***, par M. Paul Cellier, mérite de sérieux éloges. Il est certainement un des meilleurs du salon. L'expression profonde de la figure, la qualité de la peinture, le soin du dessin, une entente juste de la couleur, signalent cette œuvre à l'attention. Rien de charmant, de sympathique comme ce regard, de gracieux comme ce sourire! Et pourtant on ne sent pas la manière dans ce portrait qui vit, respire, rêve sans effort. M. Cellier a un grand avenir; qu'il ne se laisse pas entraîner par certaines attractions de succès faciles, qu'il continue à suivre sa voie, et nous osons prédire qu'il arrivera aussi haut que son ambition peut le souhaiter.

N° 2290. — Une gracieuse idée inspira cette toile. Tandis que la volupté souriante appelle des colombes pour les désaltérer dans sa coupe, l'Amour, que rien ne désarme, ni l'innocence, ni la douleur, ni le plaisir, perce de flèches les oiseaux chéris de sa mère. Le tableau de M. Serres n'est pas irréprochable; le dessin aurait besoin de plus de correction, mais la couleur est paisible, et la figure de femme est élégante.

N° 2495. — Dans son *Couvent sous les armes*, M. Vibert nous semble resté au-dessous de lui, cette année. Il y a un peu de charge dans ses moines apprenant l'exercice. Deux figures sont cependant bien jolies dans ce tableau : les soldats qui enseignent aux religieux le maniement du fusil. Les têtes sont peintes avec une grande finesse. Mais devant cette toile nous regrettons le *Narcisse;* et M. Vibert est doué d'une trop riche imagination pour abandonner la grande peinture pour le tableau de genre.

Nos 227-228. — M. Léopold de Bezenval expose deux petits tableaux charmants. Dans sa *Patrouille*, les dragons à cheval, bien campés, bien étudiés, sont vrais d'expression et finement saisis. La seconde toile, le *Repos*, montre, sous une nouvelle face, le talent du peintre; les chiens sont excellents, et le paysage d'une bonne couleur. Il y a du Charlet et du Jadin dans M. de Bezenval.

Nos 1505-1506. — La *Femme couchée*, de M. Jules Lefebvre, est unanimement applaudie. Quel modelé dans les chairs! comme toute cette carnation est jeune et vivante! C'est la nature surprise et rendue avec une vérité parfaite. Sans doute, cette femme manque de l'idéalisation que nous voudrions trouver, même dans la reproduction exacte du modèle, mais il s'en faut de peu que cette étude ne soit une page d'un grand style; telle qu'elle est, on la regarde avec une véritable satisfaction artistique. Modelée dans la lumière, sans artifice, sans recherche, elle séduit par sa vérité, et indique chez l'auteur une franchise de talent, une vigueur, une spontanéité et en même temps un consciencieux travail qu'on est heureux d'avoir à louer chez un si jeune artiste. Le *Portrait* de jeune fille est d'un incroyable relief; les bras sont modelés avec une grande puissance; et ce qu'on ne saurait trop louer chez M. Lefebvre, c'est qu'il ne vise pas à l'effet, et cherche le succès par tous les moyens simples, qui sont ceux des maîtres.

Nos 653-654. — M. Daubigny occupe une grande place parmi nos paysagistes. Il fut un des premiers à chercher la nature vraie et à la traduire sur ses toiles,

au lieu de s'en tenir à ces paysages de style qui étaient regardés comme les uniques modèles. Abandonnant les fastueuses conventions du Poussin, les habiletés d'Hobbema, tout ce que, jusqu'à une certaine époque, on regarda comme le dernier mot du beau dans le paysage, il osa peindre des arbres réels, des herbes humides de rosée, des bois tour à tour baignés par la brume ou incendiés par les feux du couchant. Il réussit, parce que l'on finit par comprendre que, si l'interprétation est possible quand il s'agit de certaines peintures, ce qu'il faut dans un paysage, est une reproduction fidèle. Quand on regarde, cette année, le *Matin de printemps*, poëme de mai, chanté à la fois par les pommiers couverts de la neige odorante d'avril, par les oiseaux qui célèbrent le réveil des fleurs, et par le cœur des jeunes fiancés qui chuchotent l'épithalame, on se sent pénétré de la vraie poésie de la nature, de la beauté souriante des prés, du charme des horizons fleuris, de cette rêverie qui est elle-même une jouissance. Le succès de cette toile est fort grand. Le *Soir*, peint avec autant de conscience, est d'un autre effet, et rappelle les paysages flamands. Les bêtes qui reviennent du labour, les hommes qui les guident, sont las de la fatigue de la journée. Au loin s'échelonnent les meules de foin, et s'étend une tranquille campagne. La lune se lève sur ce paysage, lune ronde et jaune que nous n'aimons pas, et qui forme une sorte de tache. Mais, hors ce détail, nous n'avons rien à critiquer dans les belles toiles de M. Daubigny.

N° 694. — Le sujet de ce petit tableau, la *Quêteuse*, n'est pas compliqué ; il a dû être trouvé au sortir d'un office, à moins encore, ce qui est possible, que

cette toile ne renferme des portraits. Deux jeunes filles, en grand deuil, quittent l'église, leur livre d'heures à la main, et déposent leur offrande dans la bourse de la quêteuse. Rien de plus simple. Mais les têtes de ces enfants sont fines et jolies, et toute la toile de M. Dejonghe est d'une couleur qui plaît.

N°s 1021-1022. — M. Fromentin nous a accoutumés à des surprises meilleures que celles de cette année. Son exposition ne vaut pas les dernières. Cependant, les *Arabes attaqués par une lionne* renferment des qualités incontestables. Le paysage est grandiose; le cheval qui se cabre d'effroi, en voyant prête à bondir la lionne qui vient d'étrangler un autre coursier, est bien dessiné, et le sang-froid du cavalier est rendu avec énergie. Mais le talent spécial de M. Fromentin ne met pas son cachet à cette toile; c'est un beau tableau, et il devrait être excellent. Les *Centaures* nous plaisent moins; la centauresse placée à gauche forme une ligne désagréable à l'œil; le centaure pie est le meilleur de tous. Nous attendons M. Fromentin l'année prochaine; il est de ceux qui peuvent se tromper, mais qui ne s'égarent pas; car, quoique dans les *Centaures* on puisse louer grandement le ciel harmonieux, l'horizon qui fuit, et presque tout le paysage, nous ne trouvons pas ce tableau à la hauteur de la réputation de l'artiste.

N° 234. — Quel drame poignant dans la *Permission refusée!* Le vieux saltimbanque se demande comment il dînera, puisque M. le maire ne l'autorise pas à donner sa représentation. Le jeune garçon, en costume pailleté, regarde avec tristesse les chiens savants

qui, eux aussi, paraissent déplorer amèrement le malheur qui les frappe. Ce n'est pas la troupe de l'homme au carrick, d'Atala et de Zéphyrine; le rire ne se mêle pas aux larmes, et la philosophie railleuse ne nargue pas l'incertitude du lendemain. Ces deux hommes se posent un problème : — Manger ou ne pas manger? – Une couleur sobre, et un grand soin dans les détails s'ajoutent au mérite de la composition de M. Beyle.

Nos 343-344. — Comme elle se cache au fond du bois, cette *Source* pure et cristalline! avec quelle tranquillité elle s'épanche au milieu de cette oasis! On sent qu'en cet endroit la brise souffle plus fraîche, que les feuilles ont ce parfum saisissant que leur communique la rosée de l'ondée tiède, que la mousse est plus molle et la fleur plus embaumée. M. Émile Breton n'a rien donné de plus beau que ce paysage. Nous le préférons à la *Neige*. La *Source* est une œuvre complète, admirable, où la nature respire, vit et palpite. Les heureux frères que MM. Jules et Émile Breton! Et comme leur double talent se fait valoir d'une façon élevée, sans qu'on donne la palme à l'un d'eux. N'est-il pas préférable de la leur partager?

N° 420. — Le nom de Calderon doit porter bonheur à un artiste comme à un poëte. Le *Retour après la victoire* est une page très-vivante. Le vieillard heureux de revoir son gendre, la jeune épouse enlacée par les bras du guerrier, les enfants, le sourire aux lèvres, les serviteurs épanouis, forment un ensemble d'excellent effet, auquel s'ajoute une couleur très-gaie et très-lumineuse.

N° 496. — La *Vierge en Égypte* est fort réussie; le type oriental de la divine Mère respire une grâce adorable; les chairs sont vivantes, modelées; le ton du tableau plaît au regard. L'auréole qui entoure le front de Marie et celui de son fils se distingue à peine; leur humanité souffrante attire la piété et l'amour. Incontestablement, la madone de M. Clazal est la meilleure du Salon.

N° 324. — Un grand sentiment dans la *Femme arabe pleurant au tombeau de son mari*. M. Clément a rendu avec beaucoup de bonheur l'aspect des tombes musulmanes ombragées de palmes fraîches par la piété des survivants. La figure de femme a beaucoup d'abandon et de grâce.

N° 557. — L'héroïne d'un conte charmant, qui nous a tous bercés, et que M. Paul Colin a traduit naïvement, le *Petit chaperon rouge*, se repose dans un paysage frais et printanier, sans souci du loup qui la guette. La critique, ce loup terrible, n'affirme pas que cette toile soit un chef-d'œuvre, mais elle plaît à l'œil, et c'est déjà beaucoup.

N°s 569-570. — M. Compte-Calix n'aurait point, s'il le voulait, la peine de signer ses toiles. On les reconnaîtrait vite à une grâce particulière, à un type de beauté élégante, à des qualités fines auxquelles le sentiment s'ajoute. Comme l'amoureux de *Sous la charmille* baise avec tendresse la main qui lui est tendue! Il y a dans la physionomie de la jeune fille plus de douleur que de passion; on dirait qu'elle prévoit que ce baiser-là est le dernier et que ces jeunes amours

s'enfuiront avec le printemps. *Mademoiselle Ève* cueille la pomme avec une curiosité gourmande ; encore un peu, elle y mordra ; ces deux toiles bien éclairées sont deux jolis romans en peinture.

Nos 118-119. — Quelles charmantes figures ! les fines têtes ! les gestes coquets ! les belles étoffes drapant bien les jolies épaules ! Le *Bénitier* est élégant, composé avec art, avec grâce, comme toutes les choses de ce temps-là, où le raffinement voulait se mêler à la nature, et la gâtait parfois, tout en cherchant à l'embellir. Nous applaudissons d'une façon absolue à la manière dont M. Baron a traité les figures de l'*Arrivée à la villa d'Este*, et nous avouons, bien à regret, que le paysage de M. Français est au-dessous du talent de cet artiste éminent. Il a besoin de nous donner quelques-unes de ses fraîches et belles toiles, pour nous faire oublier l'ébauche lâchée de ces arbres.

N° 1078. — *La dernière épingle de Carméla* est une toile ravissante, et, sans nul doute, Carméla reste la perle de toutes les petites Italiennes exposées cette année. Quelle tête charmante et fine, quelle couleur chaude, quelle grâce naïve, quelle coquetterie qui s'ignore et qui séduit ! M. Giacometti a donné des pages plus importantes, et certes, quand on se souvient de cette toile, la *Fuite d'Agrippine*, on regrette que l'artiste se borne à envoyer une figure et un *Portrait* ; mais cette figure est une Grâce, et peinte avec autant de solidité que de charme.

N° 75. — Le paysage de M. Auguin, *Bords du Tourion*, est vraiment remarquable. Les roches som-

bres, moussues, se reflètent bien dans l'eau. Les arbres sont traités avec un grand art. Ce coin tranquille, où il semble que tout fasse silence, repose l'œil et retient longtemps les amateurs. Un pareil tableau donne de grandes espérances pour l'avenir d'un artiste. M. Auguin nous paraît destiné à prendre rang parmi les meilleurs paysagistes.

N° 85. — Les *Esclaves jetés aux murènes*, de M. Baader, forment une scène dramatiquement composée. Rien d'horrible comme la vue de ces monstres glauques s'attaquant déjà à un vieillard ; de désolant et de navrant comme l'angoisse de la mère, la terreur de la jeune femme qui, en se reculant contre la muraille, semble garder l'espoir que les monstres ne chercheront pas si loin leur proie. Le supplice inventé par Pollion, favori d'Auguste, n'a jamais paru si horrible qu'en face de cette toile. M. Beulé, qui vient de nous donner ces deux magnifiques études, *Auguste et ses amis* et *Tibère*, applaudira certainement à cette composition qui semble l'illustration d'une des éloquentes pages de son livre.

N°s 970-971. — Les vers malsains n'inspirent jamais d'œuvres pures et vivantes. M. Feyen-Perrin pouvait certes faire un meilleur usage de son talent que de peindre les maladives et impuissantes héroïnes de Baudelaire. Que peut créer de noble et de beau l'artiste qui prend ces quatre vers et les traduit dans une figure de femme couchée?

Languissante parmi les coupes délétères,
Et des mortelles fleurs buvant le souffle amer,

Elle fixe un œil glauque et froid comme la mer
Sur le morne horizon des rêves solitaires.

La tête manque de beauté, les lignes du corps sont roides, et la couleur terreuse ne rachète en rien ce je ne sais quoi de lourd qui s'abat sur vous, quand vous regardez cette toile. En général, et nous adressons le même reproche à l'épisode de l'*Evening Star*, la couleur de M. Feyen-Perrin laisse beaucoup à désirer. Il lui serait si possible de faire bien et de garder sa palette plus fraîche.

N° 1026. — Un magnifique portrait, par M. Ferdinand Gaillard. Cet infatigable artiste, dont nous trouvons cette année une superbe gravure et des dessins remarquables, nous donne une de ces toiles consciencieuses dans lesquelles il met toute sa science de dessin, et cette merveilleuse entente de la couleur qui fait de lui un disciple fidèle de Léonard. Dans les tableaux de M. Gaillard tout se tient et se vaut. Il ne vise jamais à l'effet; il cherche l'approbation des juges sérieux et ne flatte pas le goût du public. Il règne dans tout ce qu'il produit une sorte de recueillement: ses œuvres sont grandes, quelle que soit la dimension de la toile. Le *Portrait de madame de B...* est un des meilleurs que M. Gaillard ait exposé.

N° 2212.— M. de Saint-Genys est un excellent paysagiste, dont les deux toiles ne peuvent passer inaperçues. Sa *Vue prise de la lanterne de Démosthène*, dans le parc de Saint-Cloud, est excellente de perspective, et son *Verger d'Anjou* est d'une saisissante vérité.

N° 178. — Une excellente tête de vieillard peinte par mademoiselle Mold avec beaucoup de sentiment et une grande entente de la couleur.

N° 899. — Le *Portrait du comte de S...* par madame Durand renferme des qualités réelles, jointes à une simplicité de facture assez rares à réunir. Nous tenons bonne note de cette exposition de la jeune artiste.

N°s 1096-1097. — *Fatma* est une Orientale, comme M. Eugène Giraud aime à les peindre; poétiques comme des ballades, éclairées comme des levers de lune. Un grand charme respire dans cette tête adorable, pleine de la langueur molle et parfumée de l'Orient. Comme contraste à cette toile, la *Sortie des vêpres aux Pyrénées*. est extrêmement pittoresque et d'une facture très-savante. On aime cette année à attester une fois de plus les succès de M. Eugène Giraud, et à mentionner le début de son fils, qui est aussi un succès.

II

AQUARELLES, GOUACHES, DESSINS, PASTELS

Nous trouvons cette année, au Salon, un très-grand nombre de ravissantes aquarelles; et, chose bizarre, quelques peintres, parmi lesquels nous citerons M. Vibert, en ont exposé de beaucoup supérieures à leurs toiles, comme originalité et comme couleur. Les études placées sous le nº 3365 et le *Conventionnel* sont d'un éclat et d'une originalité très-remarquables.

Nº 3080. — La *Leçon de musette* de M. Luminiais est une page charmante. L'enfant souffle dans le rustique instrument avec une conscience parfaite, et le maître écoute plein d'attention. Il y a beaucoup de facilité et d'entrain dans cette fantaisie.

Nº 3010. — Quelques coups de crayon habiles et lé-

gers ont suffi à M. Lagier pour créer une tête d'enfant, souriante, fière et naïve. Il y a bien de l'esprit dans une pareille manière de traiter le portrait.

N° 2652. — Un beau dessin de M. Bida, la *Décollation de saint Jean*. On regrette vivement l'absence de ce maître au salon de peinture.

N°s 2654-2655. — Rien qu'à voir les dessins de M. Billet, on devine qu'il est l'elève de MM. Émile et Jules Breton. On trouve chez lui un grand amour de la nature et une façon sérieuse et simple de la traduire. Sa *Servante* et la *Petite fille* sont d'une parfaite vérité.

N°s 2692-2693. — Les *Amateurs* faisant irruption dans l'atelier de l'artiste, prêts à lui adresser quelque observation bourgeoise, sont une fine critique à laquelle, malgré de charmants détails dans le personnage du peintre, nous préférons de beaucoup les *Amateurs de peinture*, plus spirituels et traités avec plus de soin encore. Ce sont, en somme, de jolies choses signées Brillouin.

N° 2727. — On doit signaler une grande finesse de touche et une grande habileté dans l'aquarelle de M. Carloni : *Portrait de Nicolas Kratzer*, astronome du roi Henri VIII d'Angleterre, d'après Holbein.

N° 2933. — Excellente copie de l'*Infante Marguerite*, faite à l'aquarelle, par mademoiselle Julia Graetzer. On regrette que l'artiste se soit bornée à envoyer

cette page unique, soigneusement traitée et d'un ton juste.

N°s 2972-2973. — Les deux aquarelles de M. Herst ont la valeur de tableaux à l'huile pour la vigueur du coloris. Le *Torrent à la grande Chartreuse* écume, bondit, ruisselle entre les roches d'une façon sauvage; le *Chemin du Calvaire dans la forêt de Fontainebleau*, est un paysage moins âpre, charmant à l'œil, plein de vie, et lavé avec une grande habileté.

N°s 2642-2643. — Deux copies d'après Raphaël : le *Mariage de la Vierge* et *Sainte Cécile*; ces deux aquarelles de M. Bellay sont d'une finesse excessive et d'une grande valeur de coloris.

N°s 2597. — Une esquisse obtenue par quelques coups de crayon, de M. Amaury Duval, suffit à l'admirable *Portrait de madame E. D...* Une distinction extrême, beaucoup d'élégance, pas un trait heurté ou même accentué. Un chef-d'œuvre exécuté avec une facilité de main prodigieuse.

N°s 2607-2608. — Les fusains de M. Appian sont dignes de ses tableaux. Rien de pittoresque comme les *Environs de Rochefort* et les *Marais de Virieu-le-Grand*. La manière de M. Appian, large et grasse, est d'un fondu et d'une harmonie incomparables.

N° 2910. — Un magnifique dessin, plein de fougue et de brio, des bêtes bien lancées, un cerf rendu avec une vérité poignante, s'ajoutent au contingent de M. Jules Gélibert. Peut-être accentue-t-il un peu

trop les contours, mais ce défaut se rachète par tant de qualités vigoureuses, que c'est à peine si l'on ose le relever.

N° 3123. — La *Solitude aux Antilles* de M. Werne est un excellent fusain. Les grands arbres des tropiques enlacés de lianes, le fouillis inextricable de la forêt vierge sont rendus avec un grand bonheur. Rien de dur dans ce fond qui fuit, et dont le regard cherche en vain la limite; c'est une page complète du grand poëme de la terre sortant de la main de Dieu.

N° 2897. — M. Frolich se distingue par un talent éminemment allemand; il possède cette naïveté qui nous est si sympathique chez les maîtres de la Germanie. Aussi excelle-t-il à rendre les scènes religieuses, comme il l'a prouvé par l'illustration du *Pater*, et dernièrement encore par l'illustration de *Fabiola*, traduction nouvelle, publiée chez Lethielleux, œuvre magnifique qui restera comme un des titres de la réputation de l'artiste. Les scènes enfantines viennent sous ce crayon avec une facilité aussi aimable qu'imprévue. Les dessins à la plume, envoyés par lui cette année, sont pleins de naturel et de facilité. Personne ne comprend mieux que M. Frolich les défauts et les qualités de l'enfance; le jour où il aura trouvé le livre qu'il lui faut pour l'enrichir de ses compositions, il prendra le premier rang parmi nos dessinateurs.

N° 3005. — Le nom de M. Junker ne passe jamais inaperçu lors des expositions. On se souvient encore de sa satire des *Misérables*. Cette année, il envoie des *Roses trémières*, pastel d'une adorable fraîcheur, et

une charmante gouache devant laquelle on s'arrête malgré soi, et qui s'appelle *Billet de cent francs*. En effet, il n'y a pas autre chose sur cette toile, qu'un billet de banque sorti d'un porte-feuille vert. Mais avec quelle vérité, quelle réalité scrupuleuse et microscopique sont rendus les moindres détails! M. Junker a mainte fois prouvé qu'il n'existe pour lui aucune difficulté de métier, et l'an dernier on regardait, avec une attention mêlée d'une sorte de stupeur, deux canards enveloppés dans un numéro graisseux du *Petit Journal*, qui permettait de lire la chronique de Léo Lespès. L'exactitude de M. Junker, et sa façon de rendre ce qu'il voit, sont inimaginables. Il est le Desgoffe de la gouache et du pastel. Ajoutons, et cela ne saurait lui nuire, qu'il fait, à ses heures, des poésies pleines d'une inspiration noble et touchante indiquant chez l'écrivain autant d'élévation d'esprit que nous trouvons d'habileté de main chez l'artiste.

Nos 3090-3091. — M. Maleszewski a envoyé un fort beau pastel : *Portrait de S. M. l'Impératrice*, peint avec beaucoup de fraîcheur et de souplesse, et le *Portrait de madame M...* On ne peut trop louer ces pastels bien dessinés, veloutés, et prouvant une fois de plus combien on a raison de ne point abandonner ce genre charmant qui se prête si bien à la reproduction des traits fins et des tons de chair de la femme. Espérons qu'on en viendra à l'aimer autant que sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV.

Nos 2734-2735. — La *Forêt de Fontainebleau* de M. Cassagne, et ses *Environs de Falaise*, sont de fort remarquables aquarelles. La forêt baignée de soleil est

superbe; et les roches grises du paysage normand rendent parfaitement ce coin de pays, beaucoup plus pittoresque qu'on ne le croit souvent. Ce sont de belles et bonnes études pleines de transparence et de couleur.

N° 2920. — Madame Pauline Girardin a peut-être des émules, mais à coup sûr elle ne compte pas de rivales. Jamais peinture n'a eu tant de légèreté de touche. Elle laisse à la fleur ses tons de velours et ses reflets de nacre; elle les emperle de rosée; elle les prend toutes vivantes pour les reproduire sur le vélin, et leur garde, dans le dessin, l'arrangement imprévu, qui est un des charmes de la nature. Dans les *Fleurs et fruits des bois,* quels tons suaves et purs, quelle fraîcheur mouillée! Avec quelle vérité sont rendues ces fleurs des champs jetées là dans le désordre du bouquet qu'on vient de dérober à la lisière du bois, au champ de blé comme à la haie! On ne saurait trop louer les deux aquarelles de madame Girardin, dans lesquelles la critique la plus sévère ne trouve rien à reprendre.

N°s 3344-3345. — Ce n'est pas un médiocre travail que de copier et de réduire la page grandiose des *Noces de Cana,* et de rendre, au moyen de l'aquarelle, la couleur admirable qui éclate dans cette œuvre. Eh bien, M. Tourny a réalisé ce prodige; son aquarelle est superbe, vigoureuse, accentuée, aussi belle que possible. Du reste, pour comprendre avec quelle exactitude, quel bonheur l'artiste copie les maîtres, il suffit de voir son *Portrait d'Érasme* d'après Holbein.

N° 2955. — Une excellente copie du *Zéphire* de

Prud'hon, faite au pastel par M. Guiot, rend bien les délicatesses de l'original et la grâce qui le caractérise. Les tons veloutés du pastel se prêtent d'une heureuse façon aux reproductions du maître.

N° 3071. — Le luxe des éventails, que l'on semblait dédaigner, reprend une nouvelle faveur; aussi voyons-nous cette année plusieurs charmants travaux dans ce genre. La peinture s'occupe de réaliser de véritables tableaux en miniature, pour ces bijoux que manient si habilement les mains des femmes. L'éventail de M. Loiseau, ***Vénus commandant à Vulcain des armes pour Énée***, d'après Boucher, est très-joli et d'une fraîche couleur.

N° 2630. — Certes, il était difficile de représenter la ***Fête officielle au palais des Tuileries, pendant l'Exposition universelle de*** 1867; il y avait dans cette tâche à remplir des difficultés énormes. Quand on peut mettre en scène, comme M. Lami, les grands seigneurs des cours de Louis XIV et de Louis XV, on trouve des ressources dans la magnificence du costume; mais le dix-neuvième siècle ne nous offre rien de semblable; cependant, M. Baron a peint en pleine lumière toute la cour avec un bonheur inouï. On ne s'aperçoit plus que l'habit moderne est peu gracieux, quand on regarde cette belle page. Les tulles, les gazes, les rubans, les fleurs, se mêlent dans la toilette des femmes avec une grâce adorable; on compte beaucoup de portraits dans cette page d'histoire, tous ressemblants, tous réussis. Il faut un grand talent, pour se tirer avec honneur de semblables difficultés.

Nº 3016. — Ne séparons pas M. Lami de M. Baron. Il faut au premier, au moins autant qu'au second, des sujets qui lui permettent d'étaler toutes les grâces des femmes, toutes les magnificences de leur parure. Son pinceau se joue sur les taffetas glacés, les mousselines légères, les dentelles aériennes. Il chiffonne avec un art infini les déshabillés galants et les habits de gala. *Louis XV et le Régent au grand degré de Trianon* est une aquarelle digne des meilleures de cet artiste. Toute la cour est là, somptueuse et parée; les femmes fraîches et rieuses, les hommes empressés et non moins élégants. La touche légère de M. Lami est exquise. Dans les scènes du roman de *Manon Lescaut* règne une fantaisie jeune, colorée, aimable comme le livre où les jeunes lèvres rient si bien, livre qui, pourtant, finit par une larme !

Nºˢ 3279-3280. — Deux belles marines de madame Nathaniel de Rothschild : les *Bords de la Meuse près de Rotterdam*, et *Vue prise aux environs de Rotterdam*. Beaucoup d'habileté dans le travail, de vérité dans l'aspect, et une bonne couleur. Madame la baronne de Rothschild tient à ne faire oublier aucun de ses succès, en y ajoutant des succès nouveaux. Ses aquarelles ont un peu de l'allure des belles marines de Ziem, si appréciées et si chaudement colorées.

III

FAIENCES, PORCELAINES, MINIATURES

Nos 2823-2824. — M. Joseph Devers a envoyé une peinture sur lave, le *Christ*, d'après Perrodin, puis une *Vierge* sur faïence. On trouve beaucoup de puissance dans ces deux morceaux, et en les voyant on regrette davantage encore le départ de l'artiste qui les a produits.

N° 2815. — La *Danaé* de mademoiselle Delville-Cordier est peinte avec beaucoup de hardiesse. Elle n'a pas ces touches pointillées de la plupart des artistes, qui indiquent plus de patience que de vigueur. Traitée largement, cette copie du Titien est fort réussie.

N° 2795. — Mademoiselle Anna Dalpayrat expose une peinture sur porcelaine fort remarquable : *La pre-*

mière Discorde, d'après Bouguereau. Le petit Caïn, dont la jalousie et la colère s'éveillent, est rendu avec beaucoup de puissance; la couleur de cette porcelaine est du ton le plus heureux.

N° 2980. — La faïence de M. Housy, *Soldats italiens au seizième siècle*, est d'une grande allure, bien peinte et très-originale.

N° 2717. — Le portrait de madame Gueymard, peint par madame Callias sur faïence, camaïeu bleu, est excellent, peint avec entrain, d'une grande ressemblance et fort harmonieux.

N° 3327. — La *Françoise de Rimini*, sur lave, par M. Stattler, est un fort beau morceau, bien peint et très-fini. Le feu n'a nullement altéré les qualités de cette peinture; il serait à souhaiter que l'emploi de ce genre devînt plus général. Il semble beaucoup mieux approprié à notre goût et à nos usages que la fresque italienne. Espérons que bientôt on comprendra les énormes services que la lave est appelée à rendre dans la décoration des monuments et même des habitations particulières.

N°s 2680-2681. — Les peintures de M. Bouquet sur faïence sont fort recherchées. Cet artiste peint avec une maestria remarquable, et ses *Bateaux chargés de foin sur la Tamise*, ainsi que ses *Bords de rivière* ajouteraient encore à sa réputation, si elle n'était établie dans l'estime de tous les amateurs. On doit lui accorder, dans ce genre, une originalité beaucoup plus grande qu'à tous les autres artistes qui reproduisent également le paysage sur faïence.

Nos 2858-2859. — Deux plats qui se valent, et forment deux pendants fort réussis. Madame Escallier ne s'est pas contentée de chercher sur la palette les tons les plus chauds pour les oiseaux étrangers ; elle a employé pour les fleurs fantastiques le relief ou blanc fixe dont les Chinois se servent avec grand succès. La tentative de l'artiste a pleinement réussi, et son exposition est fort belle.

Nos 2602-2603. — Le *Bourgmestre* et la *Femme du bourgmestre*, en costumes de 1520, sont deux superbes panneaux de faïence, dessinés hardiment, peints d'une façon large, sans petites retouches et sans pointillés. M. Anker peut continuer de garder ce style bien à lui et qui sent son allure de maître.

Nos 3178-3179. — M. Justin Ouvrié expose deux aquarelles transparentes, fines et précieuses à tous les titres : le *Prinsen-Gracht, à Amsterdam* et le *Grand canal à Gand*. On trouve dans ces deux aquarelles ces transparences d'eau, ces légèretés de ciels, ces tons purs qui lui ont mérité une juste réputation.

No 3339. — Le *Sanglier mort*, d'après un tableau de M. Oudry, est une superbe faïence de mademoiselle Tocquart, exécutée d'une main très-virile, et indiquant une puissance rare de coloriste.

Nos 2965-2966. — Madame Herbelin expose, cette année, deux choses ravissantes : un *Portrait de femme grecque*, miniature qui a toute l'importance d'un tableau, et le *Portrait d'une petite fille jouant avec un polichinelle*. La femme grecque est irréprochable.

Transparence de chair, moelleux et coloris des draperies, fraîcheur sans crudité d'un costume aussi riche qu'original, tout se réunit pour augmenter la valeur de cette œuvre.

Nº 3033. — La *Source*, d'après le tableau d'Ingres, est fort réussie, par mademoiselle Leclerc. Les tons de chair, si difficiles à rendre sur la porcelaine, sont ici excellents.

Nºs 2689-2690. — Une grande délicatesse de pinceau se fait remarquer dans les *Fleurs* sur porcelaine, de mademoiselle Bouvaist; les *Roses*, aquarelle pour éventail, très-fraîches et très-naturelles, annoncent beaucoup d'habileté de main.

Nº 3214. — Les miniatures de mademoiselle Persin sont d'un aspect un peu gris. Si cette artiste donnait plus de vie à ses figures, elle ferait, certainement, de ravissantes choses; nous n'en voulons pour preuve que le portrait de madame N. F..., miniature presque complète, mais terne.

Nº 3181. — Madame Parmentier s'est acquis une réputation très-méritée. Elle a une façon aisée et douce de rendre les têtes de femmes, qui ne peut manquer de lui assurer le succès. Cependant, parfois, madame Parmentier se fie trop à l'ivoire pour rendre les tons de la chair. Un peu d'énergie ajouterait souvent au mérite de ses portraits. Toutefois ses deux miniatures plaisent beaucoup à l'œil, malgré leur teinte légèrement pâlie

N° 3112-3113. — Constatons beaucoup de hardiesse dans la façon dont est exécuté le camaïeu bleu de mademoiselle Maussion, le *Temps apportant la Vérité*, d'après le tableau de Poussin, et une délicatesse extrême dans le triptyque sur porcelaine copié d'après un tableau du Pérugin.

N° 3125. — M. Meyer a envoyé un émail superbe : sa tête de la *Belle Laure* est d'un grand mérite. Ajoutons que, dans l'exécution des draperies, l'artiste a ingénieusement appliqué des reflets métalliques d'un grand effet. On voit avec plaisir les peintres modernes redemander au passé les secrets qui concourent à donner aux œuvres qu'il produisit une perfection et un charme que nous devons nous efforcer d'atteindre etde dépasser.

N° 3207.—Mademoiselle Clémentine Pepin exposa, l'an dernier, une copie de la *Vierge au voile*, miniature qui lui valut de justes éloges. Cette année elle envoie un portrait que nous trouvons au-dessous de son talent ordinaire. Or, chez cette jeune artiste, ce que l'on peut louer davantage, est la vigueur du coloris. Nous l'attendons l'année prochaine avec un travail plus important. Sa petite tête de Cérès, d'après le tableau de Lesueur, est charmante.

N° 3230. — De charmantes fleurs, signées Mathilde Plault; la porcelaine a gardé une grande fraîcheur à ces bouquets d'un ton heureux et d'un gracieux arrangement.

N° 3170. — Le *Portrait de madame G...*, par

madame Nugent, est fort joli; peut-être abuse-t-elle un peu des tons gris, mais la touche est légère, la miniature finement peinte. L'artiste, du reste, est accoutumée au succès dans plus d'un genre, et nous avons pu admirer des montures d'éventail enrichies de miniatures qu'il est bien regrettable de ne pas voir figurer à l'exposition. Avec un peu plus d'éclat dans la couleur, la peinture de madame Nugent serait irréprochable.

IV

GRAVURE, LITHOGRAPHIE, EAUX-FORTES

Après avoir visité les tableaux importants, regardé les fines miniatures, on entre, avec une sorte de recueillement, dans la salle consacrée à l'exposition de la gravure. Dans cet art difficile qui demande une entente parfaite de la couleur, une science profonde du dessin, tout est calme et sérieux. L'art du graveur exige des qualités plus nombreuses que celles du peintre : une patience inouïe, une inspiration juste, car il ne s'agit pas seulement de copier, mais aussi d'interpréter et de traduire. Peut-être les difficultés de cet art sont-elles cause de l'oubli dans lequel on le laisse. La plupart des jeunes gens estiment la peinture plus facile, et chaque année nous voyons diminuer le nombre de

ceux qui se vouent à suivre les traditions des Marc-Antoine, des Audran.

Nous trouvons, cependant, cette année, une bonne collection de gravures : La *Barque de Caron*, fragment du *Jugement dernier* de Michel-Ange, par M. Dubouchet, gravure très-énergique; l'*Œdipe*, d'après Ingres, de M. Ferdinand Gaillard, celui de nos graveurs qui prend aujourd'hui la première place; l'*Odalisque* de M. Haussoullier, traitée avec soin; le *Joueur de violon*, d'après Raphaël, de M. Huot, remarquable par une extrême finesse; le *Dante aux enfers*, de M. Lehmann, d'après Flandrin, largement gravé; six remarquables gravures de M. Meunier; une élégante reproduction de la *Lectrice*, de M. Compte-Calix, par M. E. Varin; de naïves gravures de M. Frolich, destinées à l'illustration d'un poëme du moyen âge.

Les eaux-fortes conquièrent amplement la faveur perdue par la gravure. Rien d'artistique et de charmant comme l'eau-forte, et l'on a mille fois raison d'y revenir. Il règne dans ce genre de gravure un imprévu, une fantaisie qui laissent, en quelque sorte, à chaque épreuve l'illusion d'une œuvre unique. La *Clairière dans la forêt de Fontainebleau*, eau-forte de M. Bléry, est très-belle, très-largement faite et produit beaucoup d'effet. M. Courty a parfaitement rendu les *Chevaux cosaques par un temps de neige*, de M. Schreyer; le *Marché d'esclaves*, d'après Gérôme, et le *Maréchal ferrant*, d'après Leleux, sont également fort réussis. Le *Secret de l'amour*, d'après Jourdan, est ravissant, traduit par Flameng, qui copie ensuite *Latour* d'après lui-même, *Marie-Louise*, d'après Prud'hon, et *Madame Devancay*, d'après Ingres. Les trois sujets

empruntés à M. Bida sont fort bien rendus par Hédouin.

Dans la lithographie, nous trouvons les fac-simile de M. Bellenger, faits avec un soin extrême, surtout une ravissante tête de femme ; de M. Lauwens, sept lithographies, d'après les toiles de MM. E. Delacroix, Decamps, Tassaert, Troyon et Daubigny ; l'*Ève*, de M. Faure, a été copiée d'une façon charmante par M. Lemoine. M. Pralon envoie deux chromo-lithographies presque aussi fines que des pages de missels. Enfin, M. Vernier a reproduit, dans toute leur primeur, les tableaux de MM. Bonnat, Ribot, Jacque et Millet, puis les *Joueurs de trictrac*, qui sont un des succès du salon.



V

SCULPTURE.

On a, grâce à Dieu, rendu aux statues le jardin et les fleurs. Il manque cependant encore quelque chose à ce progrès. Rangées comme elles le sont, avec une désespérante symétrie, les figures de marbre et de plâtre se nuisent mutuellement. Plus que toute autre œuvre d'art, la statue a besoin d'isolement et de mystère.. Il lui faut une draperie qui l'enveloppe à demi, par pudeur ou par coquetterie. Il faut autour d'elle des tons sombres qui permettent à la forme de se dégager svelte et légère. Certains voisinages nuisent à certaines productions. On ne comprend pas la baigneuse rapprochée du guerrier, le saint côte à côte avec une Vénus, la Vierge Marie frôlant de son chaste voile le jeune Satyre, et l'Enfant-Dieu paraissant jouer comme Bacchus avec Silène. Si, au lieu de ce froid parterre,

on créait un jardin anglais prêtant des retraits de verdure, des abris de feuillage, des corbeilles de fleurs, aux bustes et aux statues, les artistes et le public y trouveraient à la fois leur profit. On se recueillerait davantage devant les œuvres, on les apprécierait mieux.

Cette année, les morceaux excellents ne sont pas nombreux, mais ils dédommagent des médiocrités. Il faut infiniment plus de talent pour être un excellent sculpteur que pour devenir un excellent peintre. Aussi, les défauts d'une statue frappent-ils plus vivement les regards que ceux d'un tableau. Dans la statue, une ligne hasardée gâte tout; en peinture, un défaut de dessin se rachète souvent par la couleur. Il ne reste aucune ressource à l'artiste qui donne à son marbre un coup de ciseau maladroit; le peintre ajoute un ton, corrige et tout est dit. C'est sans doute un peu en raison de la difficulté extrême de l'art du sculpteur, qu'une statue parfaite séduit plus que le meilleur tableau. Il faut croire que les Grecs, ces maîtres éternels de l'art, le comprenaient ainsi, puisqu'on voit leurs villes peuplées de statues, et que malgré les noms survivant à l'oubli, mais dont les pièces de comparaison nous manquent, nous ne possédons aucun tableau des peintres qui excitèrent l'admiration d'Athènes et de ses rivales.

Nous ne trouvons pas le beau absolu dans l'exposition de cette année, mais nous rencontrons du charmant, et c'est assez pour nous arrêter. Personne ne nie que le peuple français soit inventif et créateur; et cependant il faut avouer qu'il se laisse entraîner sur la pente de l'imitation avec une facilité déplorable. Qu'une œuvre artistique fasse sensation, et tout de

suite, vous voyez les sculpteurs et les peintres reprendre l'idée de cette œuvre, la retourner dans tous les sens, la torturer de mille manières, et ce concours d'imitation finit par produire un courant souvent très-défavorable à l'art même.

M. Dubois a obtenu ses deux grands succès pour deux statues d'adolescents : le *Saint Jean*, enfant encore, criant dans le désert le nom de Celui qui devait venir : tête inspirée, geste hardi, carnation vivante, regard plein de flamme, jeune bouche éloquente, il possédait tout pour plaire aux critiques et aux amateurs, et nul ne lui contesta la vogue qu'il obtint. Le second adolescent, un peu plus âgé, le *Chanteur florentin*, choisi à l'époque de la Renaissance qui donnait son cachet aux fines têtes, aux corps souples, aux intelligences malléables, plut encore davantage. On admira le tour de force au moyen duquel l'artiste rendait cette gracieuseté de formes juvéniles, cette élégance d'attaches, cette attitude naturelle. Du jour où il exposa le *Chanteur florentin*, M. Dubois fut classé au rang des bons sculpteurs. Mais hélas ! son succès est devenu un danger pour beaucoup de jeunes gens qui, séduits par la réussite complète de l'artiste dans une œuvre prodigieusement difficile, se sont crus capables de produire, eux aussi, leur *adolescent*, et se sont imaginé qu'on ne leur donnerait point le baptême de la gloire, s'ils n'exposaient une statue d'enfant arrivé à cet âge mixte qui n'a, ni la force robuste de la jeunesse, ni l'élégance native de l'enfance première ; à cet âge où le visage manque d'expression, le corps de lignes, et qui offre dans sa reproduction des difficultés sans nombre. Il faut bien qu'il soit malaisé de rendre avec grâce l'adolescence, puisque, dans ce grand nom-

bre de statues d'enfants que nous trouvons à l'exposition, trois ou quatre seulement méritent d'être distinguées. La plupart sont maigres ou lourdes ; la grâce leur manque ; ce sont de vieux petits corps avec des têtes énormes. Tous ces êtres chétifs, jouant avec des sauterelles, faisant tourner un bilboquet, lançant une toupie, agitant un tambourin, balançant un sistre, sont des essais malheureux. Le sculpteur doit aimer et traduire la nature, mais la nature complète et non celle qui subit une transition, une mue, comme la chrysalide. L'enfant, le jeune homme, soit ! mais plus d'adolescents indécis, en qui rien ne charme et n'attire. Le succès de M. Dubois fut une exception et un tour de force, il ne faut pas espérer atteindre l'un, et il faut redouter une chute en essayant l'autre. — Ce n'est pas à l'exposition de sculpture que l'on peut dire : « Il n'y a plus d'enfants ! » — Mais bien : « Il y a trop d'enfants ! » — Laissons-les à leurs jeux innocents, et cherchons les œuvres sérieuses.

N° 3561. — Il est un groupe devant lequel nous nous sommes arrêté, plein d'un sentiment de double sympathie et de double admiration. Outre la beauté de lignes de l'œuvre, elle contenait une pensée philosophique si vraie, si humaine, que notre regard s'abîmait dans cette contemplation, et qu'en la prolongeant, l'esprit se perdait dans un monde de rêveries, infini comme l'imagination, vaste comme le cœur.

Sur un rocher est assis un homme jeune et beau, ses yeux regardent dans le vague, il semble rêver plutôt que réfléchir. On dirait qu'il s'attend à voir une forme idéale se dégager du brouillard d'un songe. Peut-être las du présent, aspire-t-il à soulever le voile de

l'avenir pour atteindre l'idéal cherché, cet idéal qu'un jour il crut trouver sur sa route, et qu'il repoussa du pied dans une heure de fatigue. Aux pieds de cet homme, une chimère, tête de femme ravissante sous les pleurs, sein gonflé, ailes palpitantes, se tord et lève sur lui des yeux noyés. Le visage exprime un désespoir amer; cette poitrine, modelée avec amour, se soulève dans un sanglot; les ongles délicats se brisent sur la pierre, les ailes frissonnent comme si elles voulaient enlacer. Cette chimère fut un jour choyée, aimée; cet homme, qui semble ne plus la voir, lui dressa jadis un autel et l'adora comme une divinité. Hélas! comme toute chimère, en un seul jour elle perdit sa puissance, et l'homme, cet inconstant, sans voir les pleurs qu'il fait couler, cherche au loin si dans le ciel bleu une autre chimère ne descend pas vers lui, sinon plus belle, du moins nouvelle, et sûre, partant, d'être bien accueillie. Certes, cette pensée est profonde et rendue avec un art infini. Elle émeut, elle trouble. On voudrait implorer l'homme pour cette chimère en larmes qui ne l'a jamais blessé, jamais trahi, mais qu'il a cessé de chérir, parce que, à cet homme, il faut toujours et sans cesse l'inconnu! Pauvre chimère! Souffrante et brisée, cœur meurtri plein de vie et d'amour, tu restes là sur le roc sombre, l'œil levé vers l'homme qui regarde ailleurs, et ne te regardera plus jamais comme on regarde ce qu'on aime... — Oui, c'est une belle œuvre, poétique et vraie : l'*Homme abondonnant sa chimère.* — Et après avoir longtemps, bien longtemps regardé ce groupe, après avoir rêvé, admiré, il nous est venu le désir de savoir le nom de l'artiste à qui nous devions une pareille jouissance, et nous prîmes le livret. Voici ce que nous trouvâmes : — M. Vital

Debray. — 3561. — *Œdipe et le Sphinx.* — Il faut avouer que notre rêve s'envola. Certes, la statue d'Œdipe gardait toutes les qualités qui la distinguent, une forme élégante, une attitude simple, un beau type de visage ; mais si nous admirions cette représentation de l'homme, nous ne trouvions pas, en revanche, l'Œdipe cherchant le secret du Sphinx, secret de vie ou de mort qui doit lui être livré. Pour comprendre le sujet à première vue, il eût fallu trouver le regard d'Œdipe fixé sur le regard du sphinx : deux forces en présence, deux volontés luttant, l'une pour défendre, l'autre pour ravir ; deux prunelles également dures et froides. Au lieu de cela, le regard d'Œdipe plonge dans le vague, et celui du sphinx se remplit de pleurs. Or, la cruauté de ce monstre aux énigmes ne lui permet pas de pleurer. Vaincu, il se déchire peut-être la poitrine avec ses ongles, il ne donnera pas à l'homme la satisfaction de le voir souffrir. M. Debray a cherché, sans doute, à rendre ce sujet d'une façon nouvelle. Il a voulu montrer Œdipe creusant le sens de l'énigme dans sa pensée, et le cherchant en lui plutôt que dans l'œil glauque du sphinx ; d'un autre côté, il s'est efforcé de rendre le désespoir de cet être étrange, femme et dragon, qui pleure par avance son pouvoir perdu. Mais nous croyons qu'il s'est trompé, puisque en présence de ce groupe admirable à tant de points de vue, on peut concevoir une pensée diamétralement opposée. Il n'importe ! quand une œuvre nous a procuré une telle satisfaction, on doit grandement remercier l'artiste ; ce genre d'émotion est si rare.

N° 3539. — Bien jolie, l'*Hirondelle d'hiver* de M. Denéchau. Nous comprenons que l'on reproduise

des enfants avec cette originalité, cette humour, cette fantaisie. Lorsque cette statue sera exécutée en bronze, elle deviendra une petite merveille. Comme ce ramoneur rit bien! Quel geste gai! quelle souplesse dans les plis de ce pauvre costume! Tout est pittoresque dans cette œuvre, jusqu'au faîte de cheminée qui sert de piédestal à l'enfant. A la bonne heure, voilà qui ne doit rien à l'imitation et constitue une œuvre bien personnelle.

N° 3568. — Le *Portrait de mademoiselle Conneau* est un des plus jolis bustes d'enfants exposés cette année. Il est bien difficile de saisir l'expression du visage, à cet âge où la mobilité des impressions permet à peine de les saisir. M. Durand y a cependant réussi; la tête mignonne, bien encadrée de boucles opulentes, a beaucoup de charme et de grâce.

N°s 3848-3849.—Deux mignonnes statuettes, l'une l'*Amour captif*, appartenant au ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, l'autre, l'*Espiègle*, que nous préférons. Ce corps bien modelé, cette tête rieuse, pleine de gentillesse et de malice, le mouvement naturel et charmant avec lequel la petite fille étouffe l'éclat de sa gaieté sous la main potelée, en font un bijou de naïveté et de finesse.

N° 3510. — Le buste de M. Henry Cros a des qualités sérieuses et des défauts très-grands. Seulement, on dirait que l'artiste se donne à plaisir des défauts qui ne sont point en lui. Ce qui nous plaît dans cette œuvre, c'est je ne sais quoi de hardi, de primesautier. Le *Portrait de mademoiselle F...* ressemble à une

infante d'Espagne de Velasquez, cheveux flottants, collier au cou; mais M. Cros doit se défier de sa facilité. Ce buste est fruste, ébauché seulement. On le dirait trouvé dans une fouille et altéré par le temps; les yeux ne sont pas bien d'ensemble, et pourtant il faut reconnaître, chez l'auteur de ce buste, quelque chose de très-particulièrement original.

N° 3533. — Le *Jeune saltimbanque* de M. Déloye a beaucoup de naturel. La pose est juste; les traits hâtivement fatigués s'éclairent d'un gai sourire. Cet enfant de la balle tend bien la sébille, tandis que le singe fait sa meilleure grimace. On doit louer beaucoup d'observation dans ce corps grêle, assoupli, désarticulé par l'habitude des sauts périlleux et des jeux d'équilibre.

N°s 3632-3633. — M. Godebsky a exposé un fort beau *Portrait de madame de G....* La tête est expressive et fine, bien coiffée, le buste drapé d'une façon simple et large. Le médaillon de bronze de notre spirituel ami G. Maillard est d'une parfaite ressemblance.

N° 3704. — Rien de plus simplement fait que cette terre cuite; mais on devine que l'expression du visage a été complétement saisie, et l'on est captivé par la tranquillité d'aspect de cette physionomie.

N° 3402. — M. Carlier a non pas refait la *Cruche cassée* de Greuze, mais trouvé sur un sujet identique une œuvre charmante. La jeune fille a de la beauté, de la grâce; elle est élégante et bien drapée. Toute désolée, elle regarde les débris de cette cruche qui gît à ses

pieds; mais on sait bien que son chagrin ne sera pas de longue durée, et qu'un sourire le dissipera, comme le soleil chasse le brouillard. Cette œuvre est surtout distinguée; et, aujourd'hui ce n'est pas un mince mérite que de rencontrer la distinction; le réalisme attend si vite l'artiste au passage!

N° 3802. — Cette statue de *Caupolicon*, Araucanien qui repoussa les Espagnols en plusieurs rencontres, de 1550 à 1570, est fort heureusement conçue. Le mouvement du sauvage courbant son arc énorme est excellent. On sent, dans tout ce personnage, la vigueur de l'homme du désert, fortifié par la course et l'air libre. Le modèle est fort beau, et la physionomie énergique sans exagération.

N° 3744. — Encore un enfant, mais le mouvement, la vérité, l'originalité de cette statue la sauvent. Le *Mousse naufragé, apercevant une voile,* statue de plâtre de M. Masson, est très-réussi. Rien d'exagéré dans la sveltesse, de sec dans la ligne; c'est un morceau qu'il faut regarder plusieurs fois, et qui indique un vrai talent.

N° 3747. — Un buste spirituel d'un spirituel médecin, le docteur Tripier. M. Mégret a parfaitement saisi l'expression fine, douce et caustique du savant humoriste qui signe de si charmants et trop rares articles.

N° 3621. — M. Gautier est avare de ses œuvres, et tandis qu'il garde jalousement chez lui *Ariane et la Panthère*, il se contente d'exposer un buste. Le

portrait de M. de Callias est fait avec une grande facilité, ressemblant, vivant, exécuté avec une fougue séduisante, et pétri largement. Plus nous applaudissons à ce travail, plus nous souhaitons que l'artiste expose les œuvres exquises que nous avons admirées dans son atelier.

N° 3426. — Une bonne statue de M. Bogino : le *Jeune homme portant un vase* est bien campé; il marche d'une façon allègre. Sa tête semble peut-être un peu petite pour le corps, mais l'ensemble rachète ce léger défaut.

N°s 3500-3501. — M. Cordier, qui ne se repose jamais sur ses succès de la veille, expose cette année les énormes cariatides destinées à l'ornement de la cheminée du foyer du nouvel Opéra. Malgré leurs dimensions, ces statues sont élégantes, celle de la Poésie surtout. Les têtes sont fort belles; les draperies, sans être lourdes, ont des plis magnifiques. M. Cordier n'a jamais été mieux inspiré. Il aime, cet artiste infatigable, les grandes choses à produire; il aime à lutter contre la difficulté, et ne semble jamais mieux à son aise que lorsqu'on lui demande l'impossible. L'*Harmonie* et la *Poésie* font le plus grand honneur à ce talent souple et varié qui se prête avec une facilité prodigieuse à toutes les formes de l'art, et les embrasse successivement avec bonheur.

N° 3423. — M. Blavier manie la terre cuite avec une grande aisance. Sa statuette de mademoiselle A. P. est toute charmante. L'attitude de l'enfant portant des fleurs dans le coin de sa robe, est très-naturelle; la tête est expressive et fine; c'est un portrait pittoresque

et vivant. Rien de convenu; la nature prise sur le fait, et rendue avec une naïveté adorable.

N° 3483. — Le bas-relief de M. Bouvert, la *Vierge au lys*, est tout petit, élégant et fin; cette Vierge Marie qui passe, balançant un pur calice, se devine plus qu'elle ne se voit; mais la pose est charmante, les draperies souples, chastes et moelleuses.

Nos 3434-3435. — L'*Acteur grec étudiant son rôle*, de M. Bourgeois, est plus qu'une promesse. Le jeune pensionnaire de Rome a fait un envoi très-remarquable. Il y a beaucoup d'élégance et d'originalité dans ces deux statues, de la noblesse dans l'attitude, de la science académique; un cachet spécial de bon goût distingue également la *Laveuse arabe*, une orientale traduite de Hugo.

N° 3504. — On a vanté, comme des merveilles d'équilibre, le Mercure, l'Ange placé sur la colonne du Châtelet, et quelques Victoires qui, du pied effleurant à peine le sol, paraissaient prêtes à s'envoler dans l'espace. La *Fortune* de M. Elias Robert surprit à son tour par sa hardiesse; mais aucune de ces œuvres, sous le rapport de la légèreté ne réalisa le tour de force du *Faune sautant à la corde* de M. Courtet. Ce faune si jeune, si charmant, et dont la physionomie expressive peint si bien le plaisir qu'il éprouve, ne touche pas la terre. Ses deux mains tiennent la corde qui seule effleure le sol; quant au faune, il se suspend par la force des poignets. Il serait puéril de louer M. Courtet pour ce miracle d'équilibre qui surprend, mais reste néanmoins le moindre mérite de cette production. Ce qu'il

faut louer avant tout, c'est la vérité expressive et spirituelle avec laquelle le sujet est traité; la force de l'expression, la souplesse du modelé, la grâce du mouvement. Un tel sujet est une trouvaille, et M. Courtet en a tiré un parti excellent.

N° 3571. — Un beau *Buste de M. Berryer* par M. Etex, qui semble un peu oublier qu'on cherche toujours au salon quelque groupe sorti de cette main habile et laborieuse qui tient avec une supériorité égale le pinceau et l'ébauchoir.

N° 3578. — La statue de *Tarcinus*, martyr chrétien, excita, lors de son apparition, une admiration générale. La critique se montra unanime pour louer le sentiment exquis respirant dans cette œuvre. Cette année, nous la retrouvons en marbre, plus transparente, plus finie, plus belle encore. Quel abandon et quelle vérité dans la pose ! quelle expression de foi dans le mouvement par lequel Tarcinus serre sur sa poitrine la custode renfermant l'hostie ! Le martyre semble deux fois plus touchant, quand celui qui l'endure atteint à peine l'âge de l'adolescence. M. Falguière a donné une œuvre pleine de talent et de conviction; ces qualités sont aujourd'hui bien rarement réunies chez un artiste.

N°s 3879-3880. — Un *Portrait* de Mme Claude Vignon, qui se repose de ses succès littéraires par ses succès artistiques. Ce buste de M. de Montferrier comptera au nombre de ses meilleurs; le médaillon de Mme Vignon, mère de l'auteur, est modelé avec une grande finesse.

N° 3766. — La fièvre du mouvement et de la danse s'emparant de deux sveltes filles, belles comme les Grâces, rieuses comme les bacchantes, et paraissant à peine ployer l'herbe sous leurs pieds légers, comme la Camille de Virgile; tel est le groupe de la *Saltarella* dû à M. Mathurin Moreau.

N°s 3464-3465. — M. Carpeaux est un jeune homme que le succès a pris tout de suite par la main; depuis le jour où il produisit *Ugolin* qui fonda sa réputation, il s'est maintenu à la place qu'il avait si rapidement conquise. Tout ce qui sort de la main de cet artiste a un cachet de grandeur magistrale. Dans la statue, comme dans le groupe et dans le buste, on trouve la même force, exempte à la fois de mesquinerie et d'affectation. Le buste de la *Duchesse de Mouchy*, très-largement exécuté, est magnifique; la tête est fine et jolie, une tête de déesse, petite et charmante, coiffée avec un art exquis; un cou superbe, des épaules magnifiques et des bras du galbe le plus pur, retenant sur le sein des draperies souples, harmonieuses, donnent à l'ensemble de cette œuvre une distinction réelle. La *Statue du Prince Impérial* nous était connue, mais nous la retrouvons en bronze avec plaisir.

N° 3613. — Le *Silène* de M. Dailliet rit franchement, sans crainte de montrer ses gencives dégarnies; cette tête est originale et vraie d'expression.

N° 3492. — Le *Portrait de Mme P. C. B...*, de M. Clément, est fort beau; la tête est fine comme une médaille, et drapée d'anciennes dentelles avec un art exquis. Rien de médiocre dans ce buste; le marbre

s'est fait vivant et souple; il est devenu chair. Certainement, avec le buste de M. Carpeaux, il est le plus joli portrait de femme de l'exposition de sculpture.

N° 3530. — Le grand mérite de la *Glaneuse* de M. Delétrez est le naturel; cet enfant qui porte sur l'épaule un sac gonflé des produits de sa tâche, et tient en main son dernier bouquet d'épis, est charmante de simplicité avec son petit bonnet dénoué et ses haillons. La sculpture pittoresque réussit fort cette année aux artistes. Ils ont mille fois raison d'imiter un peu les peintres. Le *Genre* envahit tout, et la sculpture en prend sa part. On peut en juger par l'*Hirondelle d'hiver* de M. Denéchau, et par la *Glaneuse* de M. Delétrez. Si quelques hommes de talent entrent dans cette voie, nous aurons bientôt une sculpture sortant du convenu classique de l'Académie, vivante comme un portrait, originale et neuve dans son inspiration.

N° 3670. — En haut du palais de l'Exposition, dans un angle de la salle G., nous trouvons la lugubre matinée du *7 Décembre* 1815; en bas, voici un plâtre représentant le maréchal Ney, découvrant sa poitrine et la présentant aux balles. Si l'on devait nous donner deux fois l'image du maréchal, nous l'aimons mieux ici. Au moins, Michel Ney reste soldat, et ne recule pas plus devant la mort solitaire, dans un carrefour, qu'il n'a fait devant le trépas au jour des grandes victoires. M. Jacquemart a trouvé un beau mouvement pour sa statue.

N° 3695. — Voici, avec le *Martyr* de M. Falguière, le meilleur sujet religieux de l'Exposition de sculp-

ture. Rien de chaste et de calme comme le visage de la *Vierge*, de trouvé et de ravissant comme le geste enfantin avec lequel Jean baise la main de Jésus. Ces deux enfants sont modelés avec une grâce exquise. C'est un groupe complet, bien pris, bien agencé, beau d'ensemble et fini de détail; une œuvre de talent et de sentiment.

N° 3601. — Une grande élégance distingue l'*Hébé* de M. Franceschi, exécutée dans le style de la Renaissance. C'est bien réellement la déesse de la jeunesse, tendant à l'aigle divin la coupe où il va s'enivrer. Le corps a une grâce de lignes extrême. Pas un détail vulgaire, pas une attache commune. Tout est digne des dieux, dans ce corps modelé pour réjouir les regards de l'olympien. Cette Hébé assise sur l'oiseau-roi est complétement belle.

N° 3520. — La *petite fille fellah* de M. Debut est fort originale. Ce type égyptien grave et doux, ce large front, cette bouche sur laquelle s'esquisse un sourire silencieux, cette attitude calme, cette pose de statue, naturelle à une race qui semble créée pour donner des modèles de sphinx, et qui montre dans le mendiant autant de noblesse d'attitude que dans les Pharaons peuplant les hypogées; tout cela est rendu avec une extrême finesse. L'enfant, en jouant avec le sable, a trouvé une petite statuette de bronze et la montre d'un air de naïve satisfaction; elle ne se doute point qu'elle-même garde ce type étrange auquel son âge communique une grâce charmante. Cette statue ne peut manquer d'avoir un grand et légitime succès.

Nº 3562. — Le *Valet retenant ses chiens*, exécuté en cire par M. Duboucaud, est d'un mouvement fort juste. Les bêtes sont vivantes, aboient avec sonorité ; on sent l'effort nécessaire au valet pour les maintenir ; Ce groupe est très-bien réussi.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I

PEINTURE

II

AQUARELLES, GOUACHES, DESSINS, PASTELS

III

FAIENCES, PORCELAINES, MINIATURES

IV

GRAVURE, LITHOGRAPHIE, EAUX-FORTES

V

SCULPTURE

FIN DE LA TABLE

PARIS — IMPRIMERIE DE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

En vente à la même Librairie

ŒUVRES COMPLÈTES DE RAOUL DE NAVERY

L'abbé Marcel.
Les Amis de madame.
Aglaé.
L'Ange du bagne.
Avocats et paysans.
Le Bonheur dans le mariage.
Le Capitaine aux mains rouges.
Les Causes sacrées.
La Cendrillon du village.
Le Château de Ripaille.
Le choix d'un Mari
Le choix d'une Femme.
Le Chemin du paradis.
Les Chevaliers de l'Écritoire.
Comédies et proverbes.
La Confession de la Reine.
Les Contrats d'argent.
La Crèche et la Croix.
La Comtesse de Robur.
Les deux Avares.
Le Devoir.
Un Drame judiciaire.
L'Enfant prodigue.
La Famille du romancier.
La Femme d'après saint Jérôme.
La Fille au coupeur de paille.
Les Filles du carillonneur
Le Filleul de l'Évêque.
La Foi jurée.
Gaït.
Hermos le Corsaire.
l'Impérissable.
Jean l'ivoirier.
Jeanne-Marie.
Landry.
Légendes d'Allemagne.
La Main qui se cache.
La Main morte.
Les Mangeuses d'hommes
Les Marguerites.
Martyr d'un secret.
Monique.
Nouvelles de charité.
L'Odyssée d'Antoine.
Peblo.
Les Plaies d'Égypte.
Les Prismes.
Le Rameur de galères.
Reine des Prés.
Les Religieuses.
Saphir la Ninivite.
Séparés.
Le Salon de 1868.
La Terre maudite.
Tristan.
Le Témoin du meurtre.
Viatrice.
Voyage dans une église.
Voyage autour de soi-même.

PARIS. — IMP. L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC.





